Sur les traces de Djiguiba Camara: Introduction au tapuscrit “Essai d’histoire locale”

Elara Bertho et Marie Rodet

Ce travail d’édition que nous présentons ici n’aurait pas été possible sans le soutien actif de la famille Camara. Toutes deux, nous leur sommes immensément redevables et nous tenons à exprimer notre gratitude pour la confiance qu’ils ont bien voulu nous accorder. Nous pensons sincèrement que l’œuvre et le parcours de Djiguiba Camara – interprète colonial, chef de canton, lettré et historien – méritent d’être connus et édités.¹

Dans cette introduction, nous avons voulu partir sur les traces de Djiguiba Camara: nous décrivons dans un premier temps ce qu’il est possible de reconstituer de la vie mouvementée de cet interprète colonial, avant d’analyser le statut particulier de son chantier d’écriture marqué par une hybridité fondamentale, entre oralité et écrit. S’en suit une étude détaillée du positionnement de Djiguiba Camara comme intermédiaire, et notamment du rôle qu’il attribuait à l’écriture et à sa position de lettré. Pour finir, nous replaçons “Essai d’histoire locale” dans un corpus de récits plus large afin de présenter la construction de la figure de Samori Touré en littérature et dans les arts.

Djiguiba Camara: les aventures d’un interprète colonial, la carrière d’un chef de canton

Djiguiba Camara a eu une carrière extrêmement longue et mouvementée qui pourrait présenter de fortes similarités avec le destin du très célèbre Wangrin qu’Ahmadou Hampaté Bâ décrit avec tant d’humour.² Djiguiba Camara est le

1 Cette introduction est une vaste expansion d’une réflexion préliminaire publiée dans les *Cahiers d’études africaines*, Bertho et Rodet 2019 (voir aussi l’entretien publié en ligne Bertho et Rodet 2018). Nous souhaitons remercier Tim Geysbeek pour son soutien et pour l’intérêt qu’il a bien voulu porter à ce projet de recherche. Cette recherche a été financée grâce à une bourse BA/Leverhulme Small Research Grant SG161843 “Local Historical Writing in Late Colonial Guinea” mené par Marie Rodet en collaboration avec Elara Bertho, ainsi que ESRC “Resilience in West African Frontier Communities” (ES/R002800/1) dirigé par Marie Rodet et mené en collaboration avec Friederike Lüpke, Bakary Camara et Elara Bertho et l’ONG malienne Donkosira.

2 Henri Brunschwig le décrit lui-même comme l’archétype de l’interprète (1983: 119-120).

quatrième fils de Fata Kéoulé Camara qui a signé l'armistice avec les Français en 1893.³ Comme gage de la signature du traité de paix, il est envoyé à l'école des fils de chefs de Kayes. Il en sort interprète auxiliaire en 1900.⁴ Il est nommé pour son premier poste à Kérouané le 28 février 1900 où il est déjà à l'époque accusé d'entrave à la politique coloniale en empêchant les contacts entre la population et l'administrateur colonial. Il est ensuite muté à Beyla où il restera jusqu'en 1903, mais pour des "raisons politiques," il est à nouveau muté à Faranah la même année, où il restera jusqu'en 1907. En 1906, le juge d'instruction près du tribunal de compétences étendues de Haute Guinée découvrait que Djiguiba Camara se trouvait lié à une "machination politique." Il est suspendu le 15 octobre 1907 pendant un mois pour manquement grave. En 1908, il participe à la mission française pour la délimitation franco-libérienne, mais il est renvoyé deux mois plus tard, car considéré comme "inutilisable." Il revient à Faranah en 1908 mais il y est décrit comme "insupportable" car il jette le discrédit sur les fonctionnaires européens auprès des populations du village. À l'insu de l'administrateur, il prenait connaissance des archives et des correspondances courantes, et utilisait de la documentation acquise illicitement pour contourner l'action politique coloniale. Suite à une enquête administrative, il est prouvé qu'il abusait de sa position d'interprète pour exiger des cadeaux de la part des plaignants. Il est révoqué en 1908. Il n'aura de cesse de contester cette révocation, en faisant appel notamment au soutien de la Ligue des droits de l'Homme⁵ et de réclamer des indemnités pour le préjudice causé, jusqu'à ce qu'il soit finalement débouté en 1924 par le Conseil d'État.⁶ La mention dans son dossier de consultation non-autorisée des archives est extrêmement importante puisqu'elle pourrait être la trace du début de l'enquête historique qu'il mène à l'époque sur le rôle de son père dans cette période charnière qu'est la fin de l'empire de Samori Touré. En sanctionnant Djiguiba Camara, peut-être que l'administration française tentait déjà d'entraver pour des raisons politiques la fabrique d'une histoire africaine endogène: le fait même

3 D'après le tapuscrit de Djiguiba Camara, p. 94: Kéoulé Camara se livre au Capitaine Loyer entre les mois d'avril et de juin 1893. Voir pour un recoupement Person III 1975: 1471-1472: la reddition de "Kyèulé" (d'après l'orthographe de Person; voir plus bas sur ce nom propre) est datée de juin 1893, où il faut entendre par "partisan" le terme consacré par l'administration coloniale pour les chefs pactisant avec l'armée française.

4 Archives nationales d'outre-mer, Fonds ministériel, Série géographique, Afrique occidentale française XI/4: Lieutenant Gouverneur *p.i.* de la Guinée française à Gouverneur Général Dakar. Plainte adressée à M. le Gouverneur de l'AOF par la Ligue des droits de l'Homme au nom du sieur Djiguiba Kamara, 24 octobre 1910.

5 Ibid.

6 *Recueil des arrêts du Conseil d'état*, 1924 (SER2, T94), p. 718.

d'étudier les archives, pour Djiguiba Camara – fils d'un des anciens ministres de Samori Touré –, pouvait constituer un soupçon d'espionnage. Quoiqu'il en soit, l'étude de l'histoire africaine est, dans ce cadre, clairement un acte politique.

De 1914 à 1928, il est employé à la succursale de la Banque de l'Afrique Occidentale à Conakry.⁷ Date à laquelle il devient chef de canton en remplacement de son frère décédé, basé à Damaro son village natal.⁸ Il est loué par ses chefs pour sa "connaissance parfaite des rouages de l'administration," son abonnement au Journal Officiel de la Guinée, et la "modernité" de sa gestion du canton.⁹ Il introduit la charrue dans son canton et développe une plantation, avec notamment des caféiers, non endogènes dans la région.¹⁰ Il a fait construire grâce aux travaux forcés une route au niveau du col du Simandougou qui désenclave les villages avoisinants de Damaro.

En 1946, il se présente pour la première fois aux élections du Conseil général,¹¹ mais il n'a eu dans son canton que très peu de voix en sa faveur. Il est décrit comme "autoritaire et orgueilleux," alors que de nombreux anciens tirailleurs n'apprécient guère son autoritarisme et que des réformes du système répressif colonial sont progressivement introduites, avec notamment l'abolition du travail forcé en Afrique occidentale française (AOF) la même année. En 1952, il est élu aux élections de l'Assemblée territoriale comme suppléant de Paul Tétéau sur la liste de "Défense des intérêts ruraux."¹² Suite au décès de Paul Tétéau en 1952, Djiguiba Camara le remplace.¹³ De nouvelles élections sont alors organisées le 2 août 1953, que remporte Sékou Touré qui devient conseiller territorial

7 Archives nationales d'outre-mer, Fonds ministériel, Série géographique, Afrique occidentale française x1/4: Lettre de Djiguiba Camara du 6 mai 1914 au Ministre des Colonies à Paris.

8 Suite à la conquête coloniale, les anciennes structures politiques ne disparaissent pas pour autant car l'administration coloniale n'avait pas les moyens de mettre en place une administration directe. Elle crée donc un système hiérarchisé de chefs de villages, de cantons, qui pouvaient être soit issus d'anciennes familles dirigeantes, soit de nouvelles recrues parmi les intermédiaires coloniaux. Dans ce cas-là, Djiguiba Camara cumule les deux sources de légitimité, à la fois coloniale et locale. Voir Goerg 1992: 337-370, notamment p. 346.

9 Archives nationales de Guinée, Conakry, 2D279: Cercle de Beyla, n°33, extrait d'un rapport de tournée, M. Augé, mai 1931.

10 Entretien avec sa dernière femme, à Damaro, le 17 décembre 2016. Entretien avec l'Honorable Ahmadou Damaro Camara, à Conakry, le 20 décembre 2016.

11 Archives nationales de Guinée, Conakry, 2D280: Cercle de Beyla, rapport politique, 1946.

12 Pauthier 2014: 213. Archives nationales de Guinée, Conakry, 7D13: Rapport général sur les élections du 30 mars 1952, document daté du 4 avril 1952. Voir aussi McGovern 2013.

13 Pauthier 2014.

de Beyla (Guinée forestière) contre Dougouti Camara, infirmier de la trypanosomiase, soutenu par Djiguiba Camara. Djiguiba fut donc, en quelque sorte, l'un des premiers opposants de Sékou Touré, qui démarre sa carrière politique à Beyla.¹⁴ Celui-ci était en effet venu demander dans un premier temps son soutien public à Djiguiba Camara, mais celui-ci lui avait refusé car Sékou Touré prônait déjà l'abolition de la chefferie de canton.¹⁵

L'écriture du texte "Essai d'histoire locale" a été entamée dès 1928, lorsqu'il est nommé chef de canton, et se poursuit jusqu'à son décès en 1963.¹⁶ Il fournit une copie tapuscrite de son œuvre à l'historien Yves Person en espérant une aide à sa publication qui se révélera sans suite.¹⁷ Ce texte est donc inédit.

L'originalité du texte "Essai d'histoire locale," daté de 1955, ne réside pas dans sa forme: il existe, en effet, de nombreux exemples en Afrique de l'Ouest de cahiers rédigés par des notables locaux relatant l'arrivée des Français dans leur région, ou des textes compilés après la seconde guerre mondiale sur l'histoire de la colonisation, sans qu'ils n'aient tous été publiés.¹⁸ Rien d'extraordinaire apparemment, dans un tel texte, si ce n'est sa taille – 110 pages – et son statut – il a été l'une des sources principales de l'historien Yves Person.

L'importance d'"Essai d'histoire locale" est avant tout historiographique. Tout en citant très fréquemment ses sources en notes de fin de chapitres, Yves Person ne donnait que très peu accès au corps des textes, à la matière première des récits et témoignages qu'il utilisait.¹⁹ Il n'a jamais entrepris d'éditer, non plus, l'immense collection de textes sur l'histoire de la région qu'il avait fini par

-
- 14 Voir Archives nationales de Guinée, Conakry, 7D422: Élections législatives partielles. 27 juin 1954.
 - 15 Entretiens avec son fils El Hadj Daouda Damaro Camara, à Conakry et Damaro, du 15 au 23 décembre 2016. Sur l'abolition de la chefferie de canton en Guinée, voir Suret-Canale 1966: 459-493. Voir également Archives nationales de Guinée, Conakry, 2E2: Chefferie nominations. 1911-1931; 2E14: Chefferie Beyla. 1896-1954; 2E17: Chefferie Beyla. 1901-1953.
 - 16 Entretiens avec son fils El Hadj Daouda Damaro Camara, à Conakry et Damaro, du 15 au 23 décembre 2016.
 - 17 Entretiens avec son fils El Hadj Daouda Damaro Camara, à Conakry et Damaro, du 15 au 23 décembre 2016.
 - 18 Les *Bulletins de l'Enseignement de l'AOF* recensent en particulier une historiographie produite par des "auxiliaires," anciens élèves de William Ponty pour la plupart. Voir Smith et Labrune-Badiane 2018.
 - 19 Sur l'absence des "voix" des interlocuteurs d'Yves Person dans sa thèse, voir ce qu'en dit Peterson 2008: 261-279: "However, despite the remarkable coverage of his fieldwork – including interviews across five West African countries – rarely did Person 'give voice' to the vanquished peoples." Voir aussi Soumaoro Kaba, cité par Geysbeek 2002: 95: "Kaba accused Person of basing most of his work about Samori Ture on Dyigiba Kamara's history without giving him enough credit." Nous remercions Tim Geysbeek pour son aide et l'intérêt qu'il a porté à ce projet de recherche.

amasser pour ses travaux de recherche. Nous souhaitons présenter ici l'une de ses sources principales, restée jusqu'à présent dans ses archives personnelles.

Un document au statut hybride

"Essai d'histoire locale" appartient à un corpus de textes inédits tiré des archives personnelles de l'historien Yves Person.²⁰ Celui-ci a été l'un des premiers historiens à confronter les sources coloniales aux traditions orales africaines, et il a ainsi permis de resituer l'empire de Samori dans son contexte africain. Il en a démontré la cohérence interne et il a réfuté l'idée, jusqu'alors communément admise, qu'il s'était constitué dans la seule opposition aux Français. Yves Person montre, en effet, que Samori a cristallisé des transformations profondes de la société, notamment la mutation des fonctions des marchands dyula dans le jeu des pouvoirs locaux, et a su tirer parti de la division des Camara pour imposer un pouvoir centralisé. Ce n'est qu'une fois son empire constitué qu'il se heurte à la pénétration coloniale, d'abord française, puis anglaise.

Yves Person théorise très peu sa pratique d'historien et sa méthodologie. Son entreprise de collecte, qui constitue la profonde originalité de sa démarche, n'est quasiment nulle part explicitée. L'introduction de sa thèse présente l'état des sources et pointe leurs insuffisances,²¹ en plaidant pour une prise en compte des traditions, voire des témoignages oraux africains,²² mais il n'est pas question du recueil de ces sources. Sa bibliographie, présentée au tome 3,²³ nous livre en revanche plus d'informations. Elle fait état de quatorze informateurs principaux, qu'Yves Person nomme ses "informateurs privilégiés," parmi les 861 personnes interrogées sur près de quarante-trois cercles. Djiguiba Camara est l'un de ces quatorze informateurs.

Retrouver les sources "orales" dans les archives

À l'origine, notre objectif était de retrouver ces quatorze informateurs privilégiés dans ses archives personnelles. Celles-ci avaient été déposées à la BRA par la famille d'Yves Person après sa mort survenue en 1982. Le fonds comporte plus

20 Sur l'étude de l'œuvre d'Yves Person, voir Charles, Roland, Liliane, et al. (éd.) 2015; Bamba Sekou 2016; Fauvelle-Aymar et Perrot 2018.

21 Person I 1968, Introduction: 7.

22 Expérimentant sur le terrain ce qui était théorisé par Vansina 1961. Voir aussi sur les rapports entre Yves Person et Djiguiba Camara, Bertho et Rodet 2018.

23 Person III 1975 Bibliographie, section IV "Témoignages et traditions orales:" 2194.

de quarante cartons, et il n'en existait alors qu'un inventaire partiel et incomplet, réalisé le 31 juillet 1997 par Liliane Daronian. Le classement semblait donc être celui d'Yves Person lui-même, c'est-à-dire celui de sa bibliographie, qui suivait le découpage administratif colonial, par cercle.²⁴ Odienné, Beyla, Kissidougou, Sikasso, Siguiri (cartons 4b, 4c1 et 4c2, 4d, 4i) sont les principaux lieux de conservation du patrimoine oral concernant Samori. Dans ces chemises, nous avons trouvé les notes que prenait Yves Person pendant ses entretiens menés de manière extensive sur plusieurs cercles. Son statut d'administrateur colonial pendant sept ans, de 1955 à 1962, lui imposait de parcourir le territoire, d'effectuer des recensions, de discuter avec les représentants de l'autorité, ce qui a été appelé la "tournée,"²⁵ par ceux qui la pratiquaient et par les historiens. Ainsi, Yves Person a pu collecter, à la faveur de ses tournées, de nombreux témoignages qu'il recueillait d'une assemblée, d'une collectivité. Il n'inscrivait alors dans sa bibliographie que le nom du référent principal de la conversation.

Parmi ces notes prises sur le vif, majoritairement des noms propres, des toponymes, des ethnonymes, des trames narratives simplifiées, des flèches, des abréviations, ou encore des dessins, figurent les notes des entretiens menés avec ces "interlocuteurs privilégiés." Nous avons pu en retrouver neuf sur les quatorze présentés en bibliographie, et nous avons eu la surprise de découvrir que parmi eux figuraient quelques tapuscrits signés. Le texte de Djiguiba Camara est le plus long d'entre eux, il figurait dans le carton 4c2, que l'inventaire nommait "Guinée, travaux et documents liés à la thèse de Samori. Cercle de Kissidougou, Guinée." Les quelques informations dont nous disposions à son sujet, nous étaient livrées dans la bibliographie, où il apparaissait comme le numéro 5 dans la liste des informateurs. Voici le descriptif qu'en donnait Yves Person:

de Damaro (Simândugu, cercle de Beyla), décédé en 1967. Ancien grand conseiller, né vers 1885. Fils du célèbre chef Kyéulé²⁶ il incarne la même

24 Depuis, un nouvel inventaire a été réalisé, qui ne suit plus ce classement. Fabrice Melka a travaillé sur ce fonds, sa transcription partielle, son référencement sur le site Calames.

25 Sur la pratique de la tournée, voir Simonis 2005, l'ouvrage comportant une partie historique et une partie importante qui recueille des témoignages d'anciens administrateurs. Pour un témoignage plus complet et plus exhaustif de la pratique de la tournée, effectué par un camarade de promotion et un ami d'Yves Person, voir Colin 2004.

26 Yves Person orthographie ainsi le nom du père de Djiguiba Camara, *Kyéulé*. Dans le texte de Djiguiba Camara en revanche, l'orthographe n'en est pas fixée; on trouve majoritairement *Kéoulin*, mais aussi *Kéoulé*, *Kéoulén*. En dyula, le syntagme nominal *cè wùlen* signifie littéralement "homme rouge," ce qui renvoie soit à un homme "brave," le rouge conno-

tendance que (4),²⁷ avec une hostilité plus marquée envers Samori. Cet homme extrêmement bien renseigné ne cachait d'ailleurs pas ses partis pris. Il a rédigé avec une certaine confusion mais beaucoup de détails un "essai d'histoire locale" (110 pages) qu'il n'a pas voulu publier et a communiqué difficilement. Ce document qui supporte bien les recoupements, a été complété et contrôlé au cours d'une série d'interviews. Les héritiers, en Côte d'Ivoire, envisagent de le publier.²⁸

Lorsqu'il présente ses sources dans la partie liminaire de sa thèse, Tim Geysbeek²⁹ souligne bien le caractère extraordinaire de ce récit, après le traitement qu'en a fait Yves Person. Reconnue par l'historien, alors qu'elle aurait pu devenir une source majeure pour l'historiographie guinéenne, c'est pourtant précisément à ce moment-là qu'elle disparaît complètement:³⁰

[Dyigiba (Jiba) Kamara a écrit un manuscrit intitulé "Essai d'histoire locale" qui est une énigme dans l'historiographie sur la Guinée: il n'y a que peu de professeurs ou d'étudiants qui semblent avoir vu le document, mais ils sont pourtant nombreux à l'avoir cité. L'existence de ce texte

tant la colère et la violence au combat, ce qui est l'hypothèse la plus vraisemblable, soit à un homme dont la peau a le teint cuivré, donc rouge. Je remercie Jean Derive pour cette information.

- 27 Nous n'avons pas retrouvé l'informateur n°4, Bāngali Kamara. Nous donnons pour information le descriptif qui en est fourni: "de Lēnko (Bāmbadugu, cercle de Beyla), famille du premier beau-père de Samori. Sa tendance est celle des 'oncles' Kamara, qui ont donné au conquérant les moyens de ses premières victoires, mais qui s'en sont parfois repentis." Il s'agit d'un euphémisme, cette "tendance" établie par Yves Person est bel et bien hostile à Samori.
- 28 Person 111 1975: 2194.
- 29 Geysbeek 2002: 93-97.
- 30 Geysbeek 2002: 94: "Dyigiba (Jiba) Kamara wrote a manuscript titled 'Essai d'histoire locale' that is an enigma in the historiography of Guinea; few scholars and students in Guinea do not appear to have seen the document, but many have cited it. The existence of the work also seems to be generally known. One informant in Musadu for instance, lamented that no one had written a history about Musadu, although 'Va Dyigiba' wrote a book about Sumandu. [...] The other important source of information about Dyigiba Kamara comes from Soumaoro Kaba who completed his thesis in 1971 about Samori Ture's influence in Beyla and Kerouane. Kaba wrote that Dyigiba Kamara collected most of his traditions in Sumandu from 1927 to 1957 and that the 'document is of unestimateable value and constitutes a mine of information that traces the great odyssey of the Dyomande and Samori.' He noted that Kamara's manuscript contains 'a great genealogical tree of all the Dyomande clans since their patriarch Fonikaman Dyomande up to the lesser Dyomande chiefs."

semble globalement connue. Un informateur à Musadu, par exemple, regrette que personne n'ait écrit l'histoire de Musadu alors que "Va Dyigiba" a écrit un livre sur Sumandu. [...] L'autre source importante d'informations sur Dyigiba Kamara nous vient de Soumaoro Kaba qui acheva sa thèse en 1971, sur l'influence de Samori Touré à Beyla et à Kérouané. Kaba écrit que Dyigiba Kamara collecta presque toutes les traditions à Sumandu de 1927 à 1957, et que "le document est d'une valeur inestimable et constitue une mine d'informations qui retrace la grande odyssée des Dyomandé et de Samori." Il note que le manuscrit de Kamara contient "un arbre généalogique important de tous les clans Dyomandé depuis leur patriarche Fonikaman Dyomande jusqu'aux chefs Dyomande moins importants." (notre traduction)

Djiguiba Camara semble utiliser les généalogies transmises oralement par son père, mais ne donne pas plus de détails sur les sources qu'il a utilisées pour établir son texte. Le texte est cité à de nombreuses reprises dans des travaux d'étudiants,³¹ mais ce ne sont en réalité que des répétitions de ce qu'en dit Yves Person. Après le passage de l'historien français, force est de constater que le texte s'est volatilisé pendant des dizaines d'années: il ne réapparaît que lorsque les archives personnelles d'Yves Person sont déposées à la BRA, et que celles-ci sont inventoriées et rendues publiques. Qu'est devenu l'exemplaire guinéen pendant toutes ces années? Il aurait été déposé puis volé à l'université de Kankan, sans que l'on en sache davantage.³² Il ne semble donc rester que l'exemplaire personnel d'Yves Person: celui que nous présentons. Le fils de Djiguiba Camara, El Hadj Daouda Damaro Camara, en avait conservé un exemplaire qu'il s'est attelé à compléter et à réécrire sa vie durant, mais il ne l'avait jamais rendu public jusqu'à notre venue à Damaro en décembre 2016, ce qui explique pourquoi Tim Geysbeek n'en avait pas eu connaissance.

Pour ce récit tapé à la machine, on sent bien la difficulté de la notion de "tradition orale," qui n'a plus d'oral que le souvenir de la source ayant enclenché le mécanisme d'écriture.³³ Dans le cas qui nous intéresse, il y a une volonté manifeste de mise en forme qui fait de ce texte une œuvre, un ensemble complet et constitué comme tel. Ce qui n'est donc plus du domaine de la tradi-

31 Sidibé 1989: 8-12; Millimono 1989: 12-13, (cités par Geysbeek 2002; Moliké Sidibé est partiellement traduit en anglais dans ses annexes: 4.10).

32 Geysbeek 2002: 95-97.

33 Ici, il s'agit du souvenir de la parole du père-témoin, Kyéulè, qui siégeait au conseil restreint de Samori.

tion orale, mais bien du document *non édité*, qui exige une description du contexte de production tout aussi précise.³⁴

Dans cette courte notice explicative, Yves Person nous révèle qu'il a suffisamment connu Djiguiba Camara pour être au courant de ses réticences à communiquer le tapuscrit. L'historien l'a par la suite interrogé à plusieurs reprises, vraisemblablement pour élucider certains points précis. Nous en donnons quelques exemples en notes, lorsque nous avons pu retrouver dans ses notes de terrain les discussions avec Djiguiba Camara.

Méthodologie d'Yves Person: un essai de reconstitution

Du fait de sa présence dans les archives d'Yves Person, de son rôle en tant que source majeure pour son travail sur Samori Touré, et des nombreuses annotations par Yves Person sur le texte lui-même, la version "Essai d'histoire locale" éditée ici est tout autant une source endogène sur l'histoire africaine qu'une source sur la méthodologie d'Yves Person et la fabrique de l'historiographie européenne sur l'Afrique. À partir des informations qu'Yves Person nous livre de manière parcellaire dans son introduction et dans la présentation de sa bibliographie, nous pouvons formuler des hypothèses sur la méthode qu'il emploie, lors de la collecte de ses sources. Bien sûr, ce silence à propos des sources africaines est à replacer dans le contexte de l'université française de l'époque, où la "tradition orale" et les sources africaines en règle générale étaient discréditées. En ce sens, Yves Person a réellement fait figure de pionnier, dans son effort constant de restituer les témoignages africains, et de les placer en regard des sources coloniales, opérant ainsi avant l'heure une "histoire à parts égales" pourrait-on dire, en reprenant l'expression de Romain Bertrand.³⁵ Néanmoins, ces sources africaines sont loin d'avoir le même statut que les sources européennes publiées dans la thèse d'Yves Person et les informations quant à leur collecte et leurs producteurs restent minimes. Les manuscrits africains sont perdus au milieu d'une liste de plus de 861 entretiens oraux.

Étant avant tout historien, Yves Person s'est intéressé aux traditions orales pour leur valeur de témoignage. Il a en effet cherché confirmation des sources écrites auprès du patrimoine oral. Le texte de Djiguiba Camara n'a pas été perçu comme mise en forme littéraire d'un événement mais comme preuve et illustration d'une perception de celui-ci. Son objectif était de confronter les sources afin d'accéder à des faits inédits ou hors de portée des archives européennes. Le

34 Newbury 2007.

35 Bertrand 2014.

soubassement idéologique de ce travail a donc grandement influencé la nature des faits collectés: des témoins ont été interrogés dans un but de confirmation d'informations pré-existantes. En outre, ces témoins ont souvent eu un rôle social important: il s'agit donc d'une mémoire officielle et collective; les deux allant de pair puisque la collectivité opérait un contrôle implicite de ce qui était dit à l'enquêteur. Intéressé par le fait historique plus que par la mise en récit, Yves Person s'est tourné en priorité vers les tenants de l'autorité morale et politique (chefs, dignitaires, grands commerçants).

La fonction d'administrateur colonial a permis à Yves Person de mener à bien son travail d'historien. Formé à l'école des administrateurs (l'École Nationale de la France d'Outre-Mer, ENFOM), il avait des notions de bambara, de malinké et de dyula, ainsi que de peul, ce qui a grandement facilité les contacts avec ses informateurs.³⁶ Bien que ses notes soient prises en français, il est probable que la majeure partie des entretiens se soient déroulées en langues locales. Il disposait d'un interprète mais pouvait effectuer les salutations et sans doute vérifier certains des énoncés fournis par l'interprète.³⁷ Néanmoins, il est certain qu'Yves Person ne visait pas à sauvegarder un patrimoine linguistique. Aucun document de ses archives personnelles, ni manuscrit ni tapuscrit, n'est en langues africaines. Les textes qui lui ont été envoyés sont en français ce qui n'est pas sans incidence sur le statut de la langue et de l'énonciation. L'écriture spontanée en français par les locuteurs africains pour dire la colonisation n'est pas anecdotique: il faut se dire, soi, dans la langue du vainqueur. Adopter la langue de la colonisation, c'est aussi adopter un code d'écriture.

La collecte a été effectuée dans le cadre de son travail administratif – celui de la tournée coloniale – et ce cadre a eu un impact sur le type de renseignements fournis, ainsi que sur la reconstruction du passé, où son rôle d'administrateur pouvait impressionner ses interlocuteurs: il y a une relation de pouvoir qui s'instaure d'emblée dans la restitution du savoir.³⁸ De la même manière, la décision de Djiguiba Camara de donner son texte a été orientée par le fait qu'Yves Person était administrateur et représentant du gouvernement français, et cela a eu des conséquences importantes sur l'axiologie du récit.

36 Entretien avec Roland Colin à son domicile, Paris, 10 février 2015. Voir également Person 1981: 628n27.

37 Sur le rôle des interprètes dans la collecte du savoir colonial, voir Van den Avenne 2012 et Van den Avenne 2017.

38 Il y a une longue tradition d'administrateurs-ethnographes, marquée en France du moins, par la figure de Maurice Delafosse. Voir à ce sujet Amselle, Sibeud 1998. Voir aussi Sibeud 2003. Voir également Grosz-Ngaté 1988; 485-511; Van Hoven 1990; Van Den Avenne 2017.

Dans sa bibliographie, Yves Person distingue très nettement les deux pratiques d'enquêtes, intensive et extensive:

Les quatorze premiers informateurs, quelle que soit leur origine géographique, ont en effet fourni surtout des matériaux sur Samori et son Empire. J'ai travaillé avec chacun d'entre eux pendant des semaines entières, à l'exception de Dyiguiba Kamara dont les interviews ont seulement permis de contrôler un document manuscrit. Avec des différences de point de vue fort significatives, ces renseignements m'ont permis de construire l'histoire de Samori, vue de la Cour du conquérant, ou du moins de son entourage le plus proche.

Tous les informateurs n'ont été interrogés sur Samori que dans le cadre d'une enquête historique plus large et les données qu'ils ont fournies n'intéressaient généralement qu'un village ou, tout au plus, un kafu. Un petit nombre ont donné lieu à un travail intensif et c'est autour des éléments ainsi réunis qu'il a été procédé à une enquête extensive, qui couvre les quatre-cinquième de ces interrogatoires.

Dans la plupart des cas, il s'agit donc d'interviews rapides suivant un canevas déjà connu et visant à contrôler les données acquises pour l'ensemble du territoire.³⁹

Il rend également hommage à ce petit groupe dit des "informateurs privilégiés" dans son introduction:

Les données les plus abondantes proviennent cependant d'une quinzaine de personnes, presque toutes issues de dignitaires, de familiers ou d'alliés de l'Almani. [...] Certains de ces témoins ont été extrêmement précieux comme Ladyi Mamadu Sulèmani Dèm alors retiré à Korhogo, et qui est mort depuis comme la plupart de ses compagnons.⁴⁰

Cet aspect extensif de l'enquête, menée sur sept ans, dans de nombreux cercles, auprès de plus de 850 groupes d'interlocuteurs (seul l'interlocuteur principal étant répertorié dans la bibliographie, soit que les autres participants aient eu un statut moins important que le premier, soient qu'ils aient été moins actifs dans l'entretien), rend possible la confrontation des mémoires: d'anciens dignitaires de la cour de Samori et d'anciens peuples vaincus sont renvoyés dos à dos:

39 Person III 1975: 2193.

40 Person I 1968: 8.

Notre enquête a été menée de façon intensive dans quelques centres privilégiés mais en s'efforçant de l'étendre au plus grand espace possible selon des méthodes nécessairement extensives. Nous avons pu ainsi confronter de multiples points de vue et assuré de nombreux recoupements. Les adversaires et voisins de Samori ont été consultés aussi souvent que possible.⁴¹

La perspective comparatiste joue donc à tous les niveaux: entre archives européennes écrites et mémoire africaine orale, entre mémoires orales régionales, entre mémoires d'anciens opposants politiques.

Écrire l'histoire locale: la conquête d'une légitimité de "lettré"

Le positionnement d'un intermédiaire-historien

Il est bon ici de rappeler la position particulière de Djiguiba Camara qui est loin d'être juste l'auteur anodin que les références lapidaires données par Yves Person pourraient laisser supposer à un lecteur non averti. Comme déjà mentionné, Djiguiba Camara a eu une longue carrière d'intermédiaire colonial. La position des intermédiaires a souvent été étudiée selon le schéma d'analyse dichotomique résistance/collaboration.⁴² Ce texte, de même que la carrière de Djiguiba Camara, montrent le caractère simpliste de cette opposition et permet au contraire d'analyser les zones floues dans lesquelles les intermédiaires se révèlent tout aussi bien maîtres de la manipulation et profiteurs que fiers représentants d'un système qui leur a permis d'accomplir des parcours singuliers. Plutôt que de tenter de détruire l'édifice colonial de l'intérieur, les auxiliaires de la colonisation essayent de s'y adapter pour en tirer le maximum d'avantages, et notamment un certain degré de respectabilité grâce à des *stratégies de notabilisation*.⁴³ Il est donc essentiel de re-situer Djiguiba Camara et ce manuscrit dans des contextes sociaux, économiques et politiques spécifiques montrant la pluralité et la diversité de son expérience d'intermédiaire-historien.⁴⁴

Tout d'abord l'existence même de ce texte montre la diversité des rôles remplis par les auxiliaires, les "intermédiaires," essentiellement masculins, et

41 Person 1968: 8.

42 Lawrance, Osborn et Roberts 2006; Tilley et Gordon 2007; Gary-Toukara et Nativel 2012; Smith et Labrune-Badiane 2018; Beucher 2017; Mark-Thiesen 2012.

43 Osborn in Lawrance, Osborn et Roberts 2006: 56-76; Jézéquel 2006.

44 Voir aussi sur la pratique du métier d'historien en Guinée, à propos de Djibril Tamsir Niane, Conrad 2010. De manière générale, voir Peterson and Macola, 2009 sur le statut d'historien en Afrique.

leurs pratiques du fait colonial. Par intermédiaires, nous entendons les colonisés (en grande majorité des hommes) qui occupaient un poste subalterne dans l'administration coloniale ou du moins dont la tâche consistait à faire le lien entre colonisateurs et colonisé.e.s, définition large qui permet d'inclure dans cette catégorie aussi bien les interprètes africains, que les employé.e.s de bureau, les secrétaires, les écrivains publics, les instituteurs et institutrices, le personnel de santé, et dans le cas qui nous intéresse: les chefs de canton, puisque Djiguiba Camara commence à rédiger "Essai d'histoire locale" et à collecter des informations à cet effet à partir de sa nomination comme chef de canton du Simandougou en 1928 sur incitation de l'administrateur colonial de l'époque.⁴⁵ Les intermédiaires furent en effet souvent utilisés comme informateurs par l'administration coloniale pour la rédaction des monographies de cercle et des "coutumiers." Mais ces contributions restèrent souvent non-officielles, ou du moins ces intermédiaires ne furent-ils que rarement reconnus comme co-producteurs de savoir à part entière par les récipiendaires occidentaux de ces données: explorateurs, militaires, missionnaires, administrateurs-ethnographes.⁴⁶

Le rôle de Djiguiba Camara comme interprète dans la première partie de sa vie d'intermédiaire recouvre bien le rôle central joué par ceux-ci sur la période 1870-1918 dans les régions nouvellement colonisées, ce qui leur permettait de développer une grande autonomie et de connaître une variété dans leur emploi: Djiguiba Camara a été interprète non seulement auprès de divers administrateurs coloniaux, mais il l'a également été auprès de la justice de paix à compétence étendue en 1909. Les limites budgétaires des colonies et les difficultés de recrutement du personnel européen rendirent le recrutement d'auxiliaires africains indispensable pour maintenir un édifice colonial à moindre coût.⁴⁷ L'administration devait former et s'appuyer sur des employés coloniaux africains pour remplir les tâches administratives quotidiennes, ce qui devait grandement compliquer le projet de domination coloniale. Ces auxiliaires avaient en effet la possibilité d'acquérir des compétences et des connaissances, du pouvoir et de l'autorité, les conduisant à développer des stratégies propres d'accumulation. Le dossier de Djiguiba Camara laisse entrevoir ces stratégies d'accumulation à tous ces niveaux. Mais ce tapuscrit permet également de montrer que l'accumulation matérielle n'était pas forcément le prin-

45 Entretiens avec son fils El Hadj Daouda Damaro Camara, à Conakry et Damaro, du 15 au 23 décembre 2016.

46 Sibeud 2003; Coret 2017; Lefebvre et Surun 2008; Jézéquel 2011; Smith et Labrune-Badiane 2018; Tilley, Gordon 2007.

47 Eckert 2006; Martin Klein 2006.

cipal objectif des intéressés. Il aide à replacer la trajectoire des intermédiaires moins dans leur rapport avec l'administration que dans un processus de patrimonialisation et de "notabilisation" avant tout local.

La carrière de Djibguiba suit en quelque sorte l'évolution du rôle et de la position des intermédiaires dans l'édifice colonial sous l'impact de la bureaucratisation coloniale, de la mise en place de mesures de contrôle et du développement de l'alphabétisation. Cette nouvelle donne limite le champ d'activités des intermédiaires, notamment pour la période 1921-1952.⁴⁸ Ces changements obligent les intermédiaires à s'adapter à un environnement administratif plus formellement codifié, leur succès dépendant désormais davantage de leur capacité à comprendre et à manipuler l'appareil administratif colonial pour faire avancer leur carrière.

Mais ce tapuscrit montre également que même si la position des intermédiaires évolue au cours du vingtième siècle, ils n'en continuent pas moins d'être des "médiateurs culturels," des "*cross-cultural brokers*."⁴⁹ Ils sont dans des va-et-vient permanents entre colonisateurs et colonisés. Ils les effectuent tout en créant leur propre monde par le développement de stratégies souvent triangulaires d'adaptation,⁵⁰ notamment grâce au "*bargain of collaboration*."⁵¹ Ils développent un monde hybride fait de bricolages, d'adaptation et de rejet de ce que peuvent leur offrir leur propre culture et le nouvel environnement colonial.⁵² Le développement de ce nouvel espace représente une sorte de synthèse entre pratiques précoloniales, coloniales et européennes et aboutit dans certains cas à l'émergence d'une classe moyenne qui reprendra les rênes du pouvoir aux Indépendances. Si l'abolition de la chefferie de canton par Sékou Touré coupe court aux aspirations de perpétuation de leur position de notables, la famille Camara n'en demeure pas moins jusqu'à aujourd'hui une famille toujours impliquée politiquement en Guinée.⁵³

Les intermédiaires sont au cœur de la production du savoir local et colonial. Ils ont dû apprendre très tôt à utiliser et à adapter les concepts européens à leur propre culture pour codifier les coutumes africaines de manière intelligible pour l'administration coloniale. La description des coutumes dans le tapus-

48 Lawrance, Osborn et Roberts 2006: 29.

49 Lawrance, Osborn et Roberts 2006: 21.

50 Levine 2006.

51 Robinson 1972.

52 Eckert 2006: 248-269.

53 L'Honorable Amadou Damaro Camara qui a eu la gentillesse de faciliter notre séjour en Guinée en décembre 2016 est présentement conseiller spécial du Président guinéen Alpha Condé et Président du groupe parlementaire de la majorité parlementaire à l'assemblée guinéenne.

crit peut être vue dans la lignée de l'établissement des "grands coutumiers" dans les années 1930 dans les colonies africaines. Dès les débuts de la colonisation, les différents administrateurs s'attèlent à un recensement exhaustif des coutumes juridiques en vigueur dans leur cercle afin de rédiger des coutumiers qui doivent les assister dans la gestion de leur cercle et en particulier dans l'administration de la justice.⁵⁴ Les administrateurs ne connaissant que peu le droit coutumier local, les assesseurs exercent un grand pouvoir sur l'établissement de jurisprudences spécifiques, non dénuées de certaines formes d'invention de la tradition; ces opérations s'effectuent d'autant plus facilement que l'administration est peu encline à réformer un jugement.⁵⁵

Leur connaissance de la culture européenne et de ses catégories socioculturelles permet aux intermédiaires, selon les besoins, de contrôler, de créer et de transformer l'information et les renseignements. La gestion efficace des flux d'information requiert de leur part des actions cohérentes que des intérêts concurrents risquent à tout moment de mettre en cause, de même qu'une attention et une adaptation permanentes à des environnements colonial et africain qui peuvent changer leurs alliances du jour au lendemain avec toujours le risque de perdre son statut, d'où l'importance de laisser une trace écrite qui pourra être une source de légitimation pour les générations futures.

En même temps le manque de personnel et de moyens oblige l'administration à s'appuyer de manière systématique sur les chefferies "traditionnelles" pour mieux administrer de vastes territoires difficilement contrôlables autrement. La grande dépendance de l'administration coloniale envers les interprètes et les chefs ne peut qu'encourager la formation d'un "*circle of iron*," empêchant toute remontée directe de l'information vers l'administrateur colonial. Les auxiliaires se révèlent bientôt les acteurs essentiels du maintien de l'appareil d'état colonial et se montrent capables de l'influencer de l'intérieur et de se réapproprier la violence coloniale à leurs propres fins.⁵⁶ Dès son premier poste à Kérouané en 1900, Djiguiba Camara est accusé de faire barrage entre les populations et l'administrateur colonial. Plus tard, alors qu'il est chef de canton, il recourt de manière systématique au travail forcé colonial pour développer "son" canton. Le pouvoir grandissant de ces intermédiaires n'est cependant pas sans inquiéter l'administration coloniale qui ne réussit pourtant que rarement à les contrôler. Djiguiba Camara est régulièrement critiqué par l'administration coloniale en tant que chef de canton

54 Rodet 2007: 187-188.

55 Ginio 2006.

56 Osborn 2006: 56-76.

mais ne fut jamais démis de ses fonctions jusqu'à l'abolition des chefferies de canton en décembre 1957 par Sékou Touré.

Même si ce tapuscrit est le produit de différentes interactions entre deux mondes, il n'en demeure pas moins que l'origine sociale, l'appartenance culturelle et le caractère propre de son auteur en font un document unique et original qui, par de nombreux aspects, s'avère très éloigné de la monographie coloniale. En effet, même si Djiguiba Camara est incité au départ à écrire ce document par un administrateur colonial,⁵⁷ la destinée de ce document montre que celui-ci dépasse bien largement le cadre colonial, puisque Djiguiba Camara continuera à travailler à sa rédaction sur plus de trente ans jusqu'à sa mort en 1963. Il semble donc écrire avant tout ce manuscrit pour sa communauté d'origine et pour enregistrer un système idéologique, dont lui-même, en tant qu'intermédiaire colonial, est le plus à même de pouvoir évaluer la disparition progressive.

Enfin si ce tapuscrit fait partie d'une stratégie plus globale de "notabilisation," il ne révèle qu'une partie de ce processus. Ainsi, le tapuscrit ne permet pas d'envisager le rôle joué par les femmes. Le tapuscrit ne mentionne quasiment pas de données personnelles sur la vie de l'auteur si ce n'est sa généalogie. Or Djiguiba Camara avait seize femmes. Ce nombre est non seulement révélateur de son statut social et politique mais montre en filigrane l'importance que pouvait revêtir le mariage dans les stratégies de respectabilité des intermédiaires. On parle souvent de l'importance de la famille dans les réseaux sociaux mis en place par les intermédiaires, mais, derrière le mot "famille," on oublie bien souvent les femmes: ne jouaient-elles pas un rôle de médiation, ne profitaient-elles pas comme leur mari de leur contact avec l'administration, ne mettaient-elles pas en place des stratégies similaires d'accumulation? Le tapuscrit ne nous permet malheureusement pas de répondre à ces questions, même si les entretiens menés en Guinée en décembre 2016 avec les femmes encore vivantes de Djiguiba Camara, et certains des enfants, permettent de voir que si d'une part les femmes ne se sentaient pas forcément concernées par le travail de leur mari, certaines de ces unions n'en furent pas moins "politiques" comme celle entre Djiguiba Camara et une native de Côte d'Ivoire après le départ de son "mari" militaire français de la conquête en Guinée.⁵⁸

57 En 1928, Djiguiba Camara commence son chantier d'écriture sur incitation expresse d'un administrateur colonial mais malheureusement son nom a été perdu dans la mémoire de la famille Camara.

58 Entretiens réalisés avec Mawa Kone et Samafin Keita, veuves de Djiguiba Camara, à Damaro, le 17 décembre 2016.

Pour qui et pourquoi Djiguiba Camara rédige ce texte?

Le texte liminaire, "Notice à mon ami," fournit un destinataire officiel qui, s'il n'est pas nommé, était suffisamment explicite pour référer à Kefin Donzé.⁵⁹ Dans le texte, Djiguiba Camara énumère ses nombreuses caractéristiques: il s'agit de son ami d'enfance ("Ensemble, nous avons fréquenté les écoles"), ayant été formé à l'école française ("tous deux nourris à l'École Française"), qui a pu faire le pèlerinage à la Mecque ("Moi Chef, vous ayant fait le pèlerinage sacré"), appartenant à l'élite sociale ("Vous fils de notable..."), mais qui est décédé au moment de la rédaction du texte, en 1955 ("Ce que vous auriez pu lire ici, si vous viviez," et plus loin "Je vous dédie ce livre en témoignage de notre amitié que la mort n'a pas pu détruire").

Kefin Donzé (ou Fodé Dountzou), interprète, que les archives coloniales répertorient comme un rival de Djiguiba Camara dans une affaire datant de 1910.⁶⁰ Suite à une suspicion de corruption, les deux interprètes coloniaux s'accusent mutuellement. L'administrateur de l'époque demande le déplacement de Djiguiba Camara à Kouroussa, ce que ce dernier refuse, d'où sa révocation en 1910. Il se plaint cette même année auprès de la Ligue des droits de l'Homme mais il sera finalement débouté en 1924, comme déjà mentionné. Cette affaire a causé une animosité entre les deux amis d'enfance, qui ne sera résolue que trente ans plus tard, suite à l'intervention d'un imam.⁶¹ Cette adresse semble confirmer cette réconciliation entre les deux hommes.

Il nous semble pourtant qu'il existe un destinataire secondaire, implicite, qui correspond à l'administrateur colonial français, à l'origine du chantier d'écriture entamé par Djiguiba Camara.

Notons tout d'abord que la Notice propose un pacte de lecture qui engage deux sources d'authentification différentes, et se rattache à deux traditions discursives que l'on a l'habitude d'opposer, et qui recourent la double destination du texte que nous venons de mentionner.⁶² D'une part, il s'agit de dresser une histoire du pays capable de rivaliser avec l'historiographie occidentale. Ainsi affirme-t-il dès les premiers paragraphes: "J'ai écrit sur le passé

59 Ou "Fodé Dountzou" pour les archives coloniales. Confirmé par son fils El Hadj Daouda Damaro Camara, entretien à Conakry, le 22 décembre 2016.

60 FM SG AOF XI/4 Lieutenant Gouverneur *p.i.* de la Guinée française à Gouverneur Général Dakar. Plainte adressée à M. le Gouverneur de l'AOF par la Ligue des droits de l'Homme au nom du sieur Djiguiba Kamara, 24 octobre 1910.

61 Entretien avec El Hadj Daouda Damaro Camara, à Conakry, le 23 décembre 2016.

62 Notons par ailleurs, que cette "notice à un ami" semble également faire échos à des exercices scolaires de type "lettre à un ami" que Djiguiba Camara a pu connaître en tant qu'élève à l'Ecole des fils de chefs à Kayes, mais dont il a pu également prendre connaissance lorsqu'il ouvre l'école de Damaro dans les années 1940.

de nos pères,” mais ceux-ci sont peu valorisés, déformés qu’ils sont par le discours colonial: “Ils sont mal connus, ces ancêtres. [...] La civilisation, avec son inexorable optimisme, introduit des mœurs nouvelles qui tendent à tout voiler, à tout déformer, même les hommes.” Dès lors, l’auteur ressent le besoin d’apporter une nouvelle légitimité à ces ancêtres, en apportant des sources nouvelles (“mon but était de faire connaître certaines erreurs, de relever certaines déficiences dues à un manque de documentation pure”). Ces dernières permettant de contrer le discours historique porté par l’Europe qui tend à dévaluer les héros africains, tels que Soundiata, Samory, El Hadj Oumar, que l’auteur cite dès les premières lignes de son texte (“Devant la montée des concepts européens, notre devoir [...] est d’aider à nous comprendre pour nous aimer”). D’autre part, et de manière concomitante, il légitime son entreprise en se réclamant d’une tradition authentique et locale (sa parole “puise ses sources et ses pouvoirs dans la volonté ancestrale”). Cette double légitimation a des impacts sur l’écriture de l’histoire. Il s’agirait donc d’écrire une histoire de la région en adoptant tout à la fois des critères de l’historiographie occidentale, tout en prenant appui sur la tradition orale et la mémoire africaines.

Faire œuvre d'historien

La première filiation, l’écriture scientifique de l’histoire selon les codes occidentaux, semble le trait le plus saillant à la lecture du texte. Elle s’exhibe ostensiblement. Djiguiba Camara se met en scène en historien précis, érudit, méticuleux. L’appareil discursif affiche les marques de sa scientificité.

L’*ethos* de l’historien se construit d’abord par une forte volonté pédagogique. Il s’agit en effet de pouvoir expliciter et transmettre un savoir technique. Ainsi l’auteur construit-il, par exemple, une table récapitulant les correspondances de grades entre les armées françaises, les armées de Samori, et les armées des Camara.⁶³ Cette attention portée à la correspondance, c’est-à-dire à la traduction d’une culture – malinké – dans une autre culture – française – est d’une importance capitale pour comprendre qui sont les récepteurs, les destinataires implicites de ce texte. Si le destinataire était réellement le mystérieux “ami” de la Notice introductive, quel serait donc l’intérêt d’une telle opération de traduction? D’un tel dispositif pédagogique? Si Djiguiba Camara s’adressait réellement et uniquement à son ami, il n’aurait absolument aucun besoin d’expliciter sa propre culture. C’est donc bien que, consciemment ou non, ce texte par un chef de canton formé à l’école coloniale, s’adresse à un lec-

63 Djiguiba Camara, “Essai d’histoire locale,” p. 64 du tapuscrit.

teur européen. Du moins construit-il tout pour qu'un lecteur européen, voire même français, puisse s'appropriier les termes utilisés, et puisse accéder aux informations, *traduites*. Nous n'affirmons pas qu'il a écrit nécessairement en vue d'Yves Person, mais que de toute évidence, un lecteur implicite français était à l'horizon de l'écriture. Les réticences de Djiguiba Camara lorsqu'il livre son texte à Yves Person n'invalident pas cette hypothèse. Selon nous, il faut lire cette information dans la lignée tracée par la préface: faire concurrence à l'historiographie française, et donc d'une certaine manière, s'adresser à elle. Le lecteur implicite peut aussi être un concept, un ensemble de discours et de pratiques.

Ce dispositif se retrouve tout au long du texte, au détour d'incises qui dressent des parallèles avec la présence française en Afrique, qui si elles semblent peu significatives séparément, forment en réseau une preuve indéniable de la présence d'un destinataire second: par exemple, les correspondances linguistiques sont systématiquement données en français⁶⁴ ou encore la récurrence du terme "indigène," dans des expressions telles que "Toutes les sanctions dans la vie indigène, même de nos jours quand elles n'ont pas été à l'encontre des lois humanitaires et de la justice française, ont pour origine Moussadougou"⁶⁵ (le lexique même en porte les traces, Djiguiba Camara multipliant les références à "la vie indigène," "la société indigène," etc.), ou bien la présence de notes explicatives à valeur didactique.⁶⁶

L'*ethos* de l'historien se construit, en outre, dans l'affichage et l'exhibition de la scientificité du texte. Il s'agit de faire réécrire l'histoire coloniale. Réhabiliter "les Soundiata, les Samory, les El Hadj Oumar"⁶⁷ contre l'histoire des "vainqueurs."⁶⁸ En ce sens, l'entreprise de Djiguiba Camara est assurément "postcoloniale"⁶⁹ avant l'heure puisqu'elle initie une "réponse" de l'empire via l'écriture.

64 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 3 du tapuscrit: "Kibakan" porte en regard la mention "Traduction" qui est le français, par défaut.

65 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 14 du tapuscrit.

66 L'exemple le plus révélateur est sans doute à la p. 69, où les deux notes explicatives sont adressées manifestement à un lecteur français, tant les démarches de traduction sont explicitées: "Réglez cela après moi," "Cela voulait dire, tuez-les en vous vengeant de toutes les souffrances qu'il a faites aux autres. Séry Missa décapita Sadjji," et plus loin "Dans les mœurs indigènes on ne pouvait décapiter sans circonscrire [circoncre]. Kagbè Féré fut d'abord circoncis, puis décapité en premier lieu; il ne voulait pas voir couler le sang de son père qui le suivit, puis ensuite Sa Oussou."

67 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 1 du tapuscrit.

68 De Certeau 1975; Goody 2010.

69 Ashcroft, Griffiths, Tiffin 2012.

Pour ce faire, le discours est structuré en petites unités, en paragraphes qui comportent presque tous des titres, pour faciliter le repérage, indiquant par là une volonté de rupture avec le récit historique fictionnel. La disposition formelle inscrit, d'emblée, le texte dans l'étude du factuel. Ces titres signalent souvent la recherche des causalités, dans une démarche inductive, de remontée vers une cause première, originaire: "Causes de la guerre de Sikasso," "Le pays avant l'arrivée des Camara," "Origine des mille sacrifices," "Révoltes – et ses causes," "Causes et suites de la mésalliance Samory-Kolo."... Le fait est d'abord présenté, puis vient son explication, dans un deuxième temps, d'où la fréquence des analepses, des retours en arrière, qui donnent l'impression d'une chronologie chaotique, mais qui n'est que le résultat d'un excès de précision dans l'explication des motivations des acteurs historiques, ou des rapports de forces dans la géopolitique de la région. Rechercher la preuve, c'est aussi différencier la rumeur du fait, ainsi les balancements binaires, du type "on prétend"/ "on oppose," sont fréquents: par exemple, "On prétend qu'il [Nalé Morou Keïta] s'était donné la mort au cours d'une partie de chasse."⁷⁰ À cela, Djiguiba Camara oppose les commentaires suivants: "Samory aurait envoyé Dion Konaté Olén et son sabre Dioufa pour l'assassiner après entente avec les chefs sofas. La thèse de la chasse vient compléter les détails." La preuve étant d'autant plus légitime qu'elle est attestée par les archives coloniales françaises, même dénoncées auparavant: "Le poste de Kérouané créé en 1892 resta le point terminus de l'avance des troupes françaises jusqu'en fin 1893 comme le disent les documents militaires."⁷¹ La démarche comparatiste livre un argument d'autorité – l'archive européenne – qui tranche le débat.

Enfin, l'*ethos* de l'historien se forge dans l'érudition et l'exhaustivité. Partout à l'œuvre, le souci de tout dire, de circonscrire le réel habitable en le nommant, de créer une communauté par l'invocation des descendants de Farin Kaman. Nommer, c'est faire exister dans le groupe.⁷² Dès lors, ne pas être exhaustif, c'est exclure des descendants légitimes de la communauté. Il y a une réelle valeur performative de la liste.⁷³ L'exigence éthique de décliner l'intégralité des fils, dans la première partie, trouve sa contrepartie dans l'exigence éthique de lister, dans le second volet du texte, l'ensemble des descendants de Samori, mais aussi l'ensemble des batailles qu'il a livrées, de ses chefs de guerre, des traités qu'il a signés... La pratique de l'historien recoupe la pratique du

⁷⁰ Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 76 du tapuscrit.

⁷¹ Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 93 du tapuscrit.

⁷² Sur le statut du nom propre voir Kleiber 2004; Wee 2006; Sophia et Marmaridou 1989; sur le nom propre et le collectif voir Bean 1980.

⁷³ Voir Eco 2009.

généalogiste;⁷⁴ les pratiques historiennes pré-coloniales recoupent les pratiques héritées du contexte colonial. D'où l'abondance de tableaux généalogiques bien sûr, mais aussi de listes: listes des "superstitions" qui occupent plusieurs pages,⁷⁵ liste des participants à des serments,⁷⁶ listes des biens acquis pendant la guerre,⁷⁷ liste des chefs de guerre et des armées... Ces listes peuvent avoir un statut de preuve, et engager les responsabilités des individus nommés: pour l'"Affaire Braulot (1897)" en effet, il est capital de déterminer quels étaient les membres du conseil qui ont décidé de la mort de l'officier français, lors du massacre de Bouna, puisque le procès mené par l'armée française, un an plus tard, rendra un jugement en se fondant sur la composition de ce même conseil. Il s'agit donc d'un deuxième jugement, rendu par l'historien, à travers la liste, plus de cinquante ans après le procès. La conséquence de ces classements est la saturation du texte par les noms propres, que ce soient des noms de lieux ou des noms de personnes. Il y a une dimension encyclopédique du texte, qui énumère les acteurs qui participent de la collectivité.

Légitimer la tradition orale

S'il se veut historien "en français" – et le choix de la langue implique une forme au récit –, s'il multiplie les marquages de la scientificité de son discours, Djiguiba Camara tire néanmoins la légitimité de ses informations de la tradition orale et de son statut de témoin. D'une manière *autre* de dire l'histoire. La particularité de Djiguiba Camara est qu'il mêle les deux, dans une démarche analogue à celle de l'historien Yves Person, qui souhaitait confronter les sources écrites des archives européennes aux récits africains de la tradition orale.

Djiguiba Camara est tout d'abord témoin des faits: en 1955, le souvenir de la pénétration coloniale est encore actif. Aussi le rappelle-t-il dès la notice: "Jeunes nous avons vu nos parents au service d'un idéal, d'un amour propre qui puise sa vitalité dans une certaine position sociale. Nous avons assisté à leur participation effective à la pénétration française."⁷⁸ Djiguiba Camara est, en outre, le fils de Kyéulé, l'un de membres du conseil de Samori. Ses informations sont donc de premier ordre.

Malgré les réticences qu'il affiche, Djiguiba Camara donne la prééminence aux sources orales, seuls véritables "autorisées:" "La version que nous avons

74 Voir Bornand 2005, sur le rôle des généalogies au Sahel, notamment la section "La force de la nomination:" 229-370.

75 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 17-18 du tapuscrit.

76 Djiguiba Camara, "Serment entre Gnaman et Kolo," p. 52 du tapuscrit.

77 Djiguiba Camara, "Partage du butin fait sur Nanténin Famourou," p. 57 du tapuscrit.

78 Djiguiba Camara, p. 2 du tapuscrit.

prise a [à] des sources cependant autorisées peut avoir des défauts puisque la tradition n'est qu'orale. Mais nous avons la certitude que c'est elle qui se rapproche le plus du réel."⁷⁹ Ce qui touche au "réel," au fait, c'est la "documentation pure" qu'il invoquait dans ses remarques introductives, qui manque aux historiens européens, et qui réside dans la parole, dans le souvenir.

Cela étant dit, il ne faut pas être dupe du discours théorique que l'auteur tient sur son propre texte. Qu'il s'inspire du témoignage de son père, c'est indubitable, mais cela ne constitue pas pour autant le texte en "tradition orale." Il faut ici distinguer l'apparat discursif de l'auteur, et ce qu'il crée réellement. Djiguiba Camara souhaite donner une dignité théorique à l'oral, aux souvenirs vivants, en tant que document d'analyse pour l'historiographie: à partir de ces matériaux érigés en sources primaires, il plaide pour un décentrement de l'écriture de l'histoire, qu'il considère, à juste titre, comme euro-centrée.⁸⁰ Mais il s'agit d'un plaidoyer qui n'engage pas de définition sur son propre texte, lequel ne relève déjà plus de l'oralité, encore moins d'une quelconque pureté de la tradition. Comme le rappelle Gérard Lenclud,⁸¹ le processus même du changement de médium, le passage à l'écriture, transforme le statut de la source, qui devient représentante *écrite* d'un savoir auparavant *oral*. Il n'y a donc plus d'"oralité" en jeu.⁸² Quant à la "tradition" elle-même, elle n'est que ce que la classe dominante du temps de l'écriture souhaite qu'elle soit, c'est-à-dire une légitimation de son propre pouvoir. En 1955, Djiguiba Camara fonde son statut en l'enracinant dans une tradition de longue possession de la terre par les Camara, qui se sont, un temps, liés à Samori Touré, mais dont la légitimité du pouvoir l'excède et le dépasse largement. Il n'y a donc de tradition qu'"inventée" et "fabriquée."⁸³

Hériter de formes littéraires, souterrainement

Dès la Notice, Djiguiba Camara semble donc assumer deux filiations, la tradition orale du récit historique, et l'exigence de la preuve qui régit le discours

79 Djiguiba Camara, p. 27 du tapuscrit.

80 Voir dans sa Notice, "Ils sont mal connus, ces ancêtres..." Djiguiba Camara, p. 1-2 du tapuscrit. Voir aussi Kouamé, Coquery-Vidrovitch et Meyer 2014. Également: Gary-Toukara et Nativel 2012.

81 Lenclud 1994.

82 Voir des exemples similaires de passages de l'oral à l'écrit dans Baumgardt et Derive 2013; Ciarcia et Jolly 2015.

83 Sur la notion de tradition, Gérard Lenclud conclut ainsi son article: "Avant même d'être couchée sur le papier, une tradition n'est pas la tradition." Voir aussi de manière plus générale Hobsbawm et Ranger 1983.

scientifique européen.⁸⁴ Pourtant, sous ce discours assumé, de manière souterraine, d'autres influences littéraires viennent inquiéter la classification générique de ce texte. En effet, de manière moins visible, que les marquages discursifs que nous venons de décrire, des réminiscences littéraires semblent sourdre et remettre partiellement en cause l'affichage scientifique du texte.

L'enfance de Samori Touré doit beaucoup, par exemple, au modèle de l'enfant précoce, de l'enfant plus habile que l'adulte, de l'enfant malin, que l'on peut retrouver dans certains contes:

Samory fit son enfance à Mignanbaladou. Il fut tour à tour chevrier, bouvier, berger. Avec les enfants de son âge, ils organisaient des jeux où des guerres entre partis n'étaient pas exclues. Il montrait déjà une grande adresse à lancer, à grimper, à courir. En grandissant à Mignanbaladou il restait un bon fils rêvé, allant chercher du bois mort, faisant les petites commissions. Il ne restait jamais inactif et partout il était suivi par une armée d'enfants.⁸⁵

Ici, il s'agit d'appliquer à l'enfant les caractéristiques et les traits définitoires du héros adulte. On postule ainsi une essence de l'héroïsme, un destin nécessaire qui ne devrait rien à la contingence: Samori Touré, par son habileté, sa bravoure, son intelligence des situations, sa qualité de meneurs d'hommes, ne pouvait que devenir l'"Almamy." L'"armée d'enfants" annonce les armées futures. Le modèle est celui de la prédiction, de la prophétie d'héroïsme, que le lecteur lit dans les gestes de l'enfant.

De la même manière, les caractéristiques de Samori adulte ont parfois à voir avec les contes cruels,⁸⁶ ou avec les types de héros à la fois sanguinaires et fascinants. L'épisode de la mort de ses deux filles, du double infanticide, est souvent repris dans les récits sur Samori Touré:

84 Cette hybridité se retrouve également dans les textes swahilis analysés par Carré 2014.

85 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 47 du tapuscrit.

86 Sur la place de la violence dans le texte, notons ici qu'elle n'est pas uniquement liée à Samori. Les Français se caractérisent également par l'application de châtiments terribles, voir p. 89 du tapuscrit, la tête d'un agent de Samori, Sanan Oulén, restée exposée à l'entrée du poste de Kérouané de 1892 à 1903; voir p. 108 pour les guerres intra-africaines, où le personnage de Gbondo est décapité, dont la tête est bouillie, et dont la mâchoire est envoyée en trophée à Massé Bigné, qui en fait un collier d'apparat; ou p. 108 toujours, la mention des "atrocités" dans les guerres menées par Kaman Kekoura en 1896 à l'encontre des prisonniers. Sur le rôle des trophées, de la monstration du corps de l'ennemi, et de manière générale sur le statut de la violence dans la guerre, nous renvoyons à Viti 2012 qui appelle à sortir de la catégorie paralysante pour l'analyse de "barbarie," dans la cruauté.

Ils lui dictèrent la peine de la lapidation. L'Almamy qui n'avait pas une connaissance approfondie des textes du coran, mais voulant donner le premier exemple de vigueur de la loi coranique qu'il venait d'introduire dans ses Etats et sans aucune instruction préalable, les deux amants furent mis à mort et les deux filles lapidées. [...] Cet acte de barbarie reste retenu à la charge de Mognouma Gbati. [...] Plus tard l'Almamy fut plus renseigné. L'acte d'accusation était dû aux règles qui tachaient les pagnes et qu'une malpropreté notoire avait empêché d'enlever.⁸⁷

L'intérêt de ce passage est que l'axiologie n'en semble pas fixe. Le point de vue y est mouvant. L'anecdote renvoie à une tradition de héros tyranniques des contes, rejetant le héros dans le domaine du monstre, hors de l'humain, vers l'au-delà de la morale. Et pourtant, Djiguiba Camara se sent obligé de reporter la faute morale sur les marabouts qui ont conseillé l'Almamy, celui-ci étant à la fois le jouet des savants et des femmes, puisque la marâtre aurait fait passer le sang des règles pour la preuve d'un double viol. C'est donc en toute innocence qu'il est coupable: c'est le propre du héros tragique. Cette caractérisation tout à fait ambivalente, développée dans l'anecdote, nous renvoie bien loin du discours scientifique exhibé dans la Notice introductive.

Ce texte est donc résolument hybride, traversé qu'il est – ou qu'il prétend être – par deux traditions historiographiques différentes et par des réminiscences littéraires profondes. Il nous engage surtout à analyser le statut de scientificité que nous attendons des sources, et à ré-historiciser la notion d'écriture de l'histoire.

Une nouvelle source pour la recherche africaniste

Yves Person est le premier à rendre cette source canonique, en en faisant l'un de ses intervenants privilégiés. Avec Babou Condé, qui sera plus tard la source de Camara Laye pour l'histoire de Soundiata,⁸⁸ et Tidiane Dem, Djiguiba Camara est l'un des informateurs les plus régulièrement convoqués par l'historien au fil de sa thèse. À ce titre, ce texte devient un élément de l'historiographie contemporaine, qu'il convient de rendre public. Yves Person est le premier historien à lire ce texte, à l'étudier, et il en est également le premier commentateur. Dans le corps du texte parfois, dans les notes de fin de chapitre très souvent, Yves Person cite Djiguiba Camara, le confronte aux autres informateurs africains, le compare aux sources françaises et britanniques, évalue son originalité, la pré-

87 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 77-78 du tapuscrit.

88 Camara 1978.

cision de ses remarques, ses éventuelles erreurs ou exagérations. Nous avons rassemblé ces citations, ces *marginalia*, qui constituent le premier commentaire critique de ce document. Il apparaît que Djiguiba Camara est l'un des seuls auteurs à être cité régulièrement dans l'ensemble des trois tomes. Yves Person semble lui-même hésiter quant à la caractérisation de l'auteur. Il est présenté, initialement, comme hostile à Samori, représentant en cela le parti des Camara, les anciens soutiens du conquérant qui se sont rendus compte trop tard qu'ils perdaient la mainmise sur la région. La notice, donnée dans la section "Traditions et témoignages sur Samori et son empire" de la Bibliographie, est à cet égard sans équivoque. Et il est vrai que Djiguiba Camara multiplie les parallèles peu flatteurs entre le code juridique en vigueur sous les Camara, et l'arbitraire qui régnait lorsque Samori était au pouvoir. Ainsi cette sentence lapidaire:⁸⁹ "L'innovation de Samori fut surtout l'absence d'équité," commentée par la suite:

Des cadeaux des plaignants et le bon vouloir des Juges étaient le mobile de toutes les décisions. Ils se montraient toujours sévères et n'étaient tempérés ou incités que pour son entourage composé par les griots et les grandes notabilités. Quelques exemples: Le vol de produits agricoles était puni d'une amputation d'un membre.

Néanmoins, dans le corps de la thèse, Djiguiba Camara est également présenté par Yves Person comme parangon de la "tradition," et notamment de la "tradition samorienne." Ainsi l'historien écrit-il, en contradiction apparente avec sa bibliographie: "Selon un informateur samorien [5], l'Almami serait entré à Odienné à la tête de sa garde,"⁹⁰ où [5] réfère à Djiguiba Camara. Quoi qu'il en soit, Djiguiba Camara est toujours présenté comme un informateur de premier ordre:

Pour la chute de Gbănkundo et la mort de Saghadyigi, je suis la version de [5]. Cet informateur, ancien chef de canton du Simāndugu et parent éloigné de Momo est particulièrement sérieux et de nombreux renseignements recourent les siens qui sont souvent inconciliables avec la tradition recueillie par Kalil Fofana.⁹¹

89 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 101 du tapuscrit.

90 Person III 1975: 1601, note 84.

91 Person I 1968: 451, note 59.

Djiguiba Camara a également l'avantage d'avoir été témoin des événements, puisque son propre père siégeait au conseil de Samori, comme le rappelle Yves Person, à propos de la mort de Gnanenco, lors du "Guet-apens de Selinca:"

Cette trahison célèbre fait l'objet de polémiques qui ne sont pas encore éteintes entre Toma et Maninké. L'idée en aurait été soumise au conseil des assiégeants, qui se serait prononcé en sa faveur, à la seule exception de Kyéulè. Ce dernier aurait soutenu qu'il ne fallait pas porter atteinte au bon renom de Samori aux yeux d'étrangers comme les Toma. Le fait est très possible, mais il est ennuyeux qu'il soit rapporté par Dyigiba Kamara, le propre fils de Kyéulè. Il sera d'ailleurs invoqué quinze ans plus tard par Kyéulè, rallié aux Français contre Böngo-Mörigbè, qui poursuivra alors la résistance avec l'appui des Toma.⁹²

Il n'est donc pas étonnant qu'Yves Person le cite massivement, dès le tome 1, où son appartenance familiale en fait un témoin privilégié des relations entre les premiers Samoriens et les Camara. Il est également cité pour l'organisation générale de l'empire, et tous les aspects techniques de l'administration. Il est le seul à donner les listes aussi précises des généraux d'armées par exemple,⁹³ il est le seul aussi à fournir des indications sur la provenance des fusils de traite⁹⁴ qui seront l'un des atouts majeurs de l'armée samorienne, ou à indiquer les divisions territoriales et le mode d'organisation de l'empire.⁹⁵

Ce texte constitue également une relecture de l'histoire des Camara. Toute la première partie d'"Essai d'histoire locale," consacrée au personnage tutélaire de Farin Kaman, et la fondation de Moussadougou, peut utilement être mise en relation avec le texte de Vase Camara, recueilli par Tim Geysbeek⁹⁶ (respectivement transcrits "Foningama" et "Musadu," sections 2 et 3). Les trente premières pages de "Essai d'histoire locale" sont effectivement consacrées à ce que Tim Geysbeek nomme "L'épopée de Musadu"; nous avons placé en notes de bas de page du texte de Djiguiba Camara les renvois aux épisodes référencés par Geysbeek. Les deux textes suivent la même logique chronologique, de la présentation du fondateur-esclave Musa (Moussa pour Djiguiba

92 Person 1968: 583, note 45. Se reporter en comparaison à Djiguiba Camara, "Essai d'Histoire Locale," p. 74-75 du tapuscrit.

93 Listes reconduites par Yves Person, en intégralité, dans les notes de fin de chapitre, voir notamment, Person 1970 II: 785, note 21.

94 Person 1970 II: 789, note 37.

95 Person 1970 II: 1049, note 9.

96 Geysbeek 2007. Sur la foundation des Camara, voir Cissé 2007. Sur Musadu, voir le récit qu'en fait Anderson 1971 [1874]: 88, 104.

Camara) à la malédiction de la région après la destruction de son talisman, jusqu'à la fondation des lois par Farin Kaman, et la transgression immédiate de ces mêmes lois par ses fils. À peine la loi est-elle édictée que les fils de Farin Kaman s'empressent de la violer. La première décision du souverain sera de les mettre à mort, ce qui fonde l'effectivité du pouvoir exécutif: après avoir instauré un ordre du monde, il le rend efficace et opératoire pour chacun, y compris pour ses fils, comme le souligne Vase Camara:

After the law passed, Musadu's market was raided and looted. / Four of Foningama's children were involved. / Afterwards Foningama said, / "I will respect my word. / It is important to respect one's word. / Take them and execute them" / So they were executed according to the law. / He said: "I love my word more than my children."⁹⁷

La mort des enfants – pour cruelle qu'elle puisse paraître – est l'exemple paradigmatique de l'universalité de la loi: celle-ci ne peut fonctionner pleinement que si elle est respectée de tous, même par les plus intimes du roi. Djiguiba Camara, de la même manière écrit:

Des 16 fils de Farin Kaman, 5 d'entre eux et un griot violent une loi. Le Chef en matière coutumière est le père et comme nous l'avons dit sait se rehausser à la hauteur du Juge. Aussi l'assemblée fait-elle mettre à mort les 6 coupables.⁹⁸

Le souverain fonde son autorité dans cet acte originaire: la fondation-transgression relève d'une temporalité mythique, la décision de la punition à mort inscrit le temps du récit dans l'effectif, la mise en pratique de ces lois. C'est là l'intérêt du texte de Djiguiba Camara qui souligne, par les listes généalogiques et l'exposé numéroté de ce que l'on pourrait appeler le "Code civil" Camara, l'effectivité de la loi édictée dans le mythe, ce que ne fait pas Vase Camara.

L'originalité du texte de Djiguiba Camara réside précisément dans son hétérogénéité. Après avoir explicité l'"Origine des mille sacrifices,"⁹⁹ l'auteur dresse le tableau des fils de Farin Kaman concernés par cette législation et liste les règles de la vie sociale induites par ce rite initial.¹⁰⁰ On comprend mieux

97 Geysbeek 2007: épisode 20: 74.

98 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 12 du tapuscrit.

99 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 11 et 12 du tapuscrit.

100 Djiguiba Camara, p. 12 du tapuscrit ("Répartition des fils de Farin Kaman"), p. 14-20 du tapuscrit ("Us et coutumes," "Superstitions").

l'insertion de si longues listes à valeur juridique, à la manière d'un codex, si l'on replace le texte dans son contexte narratif plus large: celui de la fondation de la cité de Moussadougou et de l'établissement des règles de vie qui lui sont liées. Ces pages de listes joueraient donc le rôle d'expansion et de développement de la fin du texte de "L'épopée de Musadu" de Vase Camara:

Foningama said: "We have listened to all the laws. / Anyone found breaking the law against the market will be tied to a tree" [...] From that time to today, all of the Kamara in Mana-an-Kòsan, Girila, Sumandu, Gbana, Konokòlò, or Buzye / Any Kamara who violates the law will give a chicken or cow, but will not be killed. / That is why we have a joking relation between the Donzo and the Kamara.¹⁰¹

Dans le texte de Vase Camara, l'accent n'est donc pas porté sur les mêmes points. Bien que les mêmes éléments soient énoncés, avec les mêmes personnages, c'est la fondation d'un monde qui prime dans le récit. Djiguiba Camara, au contraire, tout en reprenant cette structure narrative, l'étend afin d'en exposer les implications juridiques, et il finit par décrire le mode de vie entier des Camara. Il reviendra à cet exposé à la fin de son ouvrage, lorsqu'il dressera une comparaison entre la vie sous les Camara, sous Samori et sous les Français. Nous sommes donc invités, en tant que lecteurs, à confronter trois larges tableaux de trois constructions sociales différentes, dans la même région, après l'exposé du temps légendaire des premières pages, ce qui correspond également à la structure générale du texte (avant Samori avec les Camara et les Cissé; sous Samori; sous les Français). L'hétérogénéité stylistique et générique du texte de Djiguiba Camara est donc commandée par un impératif interne au récit: dire l'émergence d'une société régulée par des lois justes, celle des Camara, qui sera ensuite comparée au régime samorien.

Enfin, ce texte de Djiguiba Camara nous livre des épisodes peu connus, voire inédits, de l'histoire de la région. Yves Person se sert ainsi de "Essai d'histoire locale" pour contrebalancer les descriptions jugées "grand-guignolesques" de Péroz,¹⁰² à propos du siège de Sikasso et de la chute des frères de Samori:

Les circonstances de la mort des frères de Samori sont obscures. Le seul point certain est qu'ils n'ont pas été tués à l'occasion d'une bataille importante. Selon une version, ils ont été surpris alors qu'ils s'étaient

¹⁰¹ Geysbeek 2007: épisode 20: 74.

¹⁰² Péroz 1895: 124.

aventurés loin de leur sanyé en chassant [5]. [...] La scène grand-guignolesque où Péroz nous peint Tyèba faisant déchiquter les frères de Samori durant toute une journée paraît n'être qu'un artifice littéraire.¹⁰³

Il est tout à fait frappant que ce soit la source africaine qui relativise la *doxa* française. Il s'agit d'un très bon exemple du rôle de cette source, qui sert à invalider les récits français des "vainqueurs" de l'histoire. La démarche de Yves Person, de confrontation systématique des sources, sur deux continents, est ici menée à bien en se servant d'éléments donnés par Djiguiba Camara, référé par le numéro 5. Toujours à propos de Sikasso, Djiguiba Camara consacre une section à "La cueillette de l'oseille"¹⁰⁴ qui n'est mentionnée nulle part ailleurs. D'apparence cocasse voire farfelue, cet épisode relate comment Managbè Mamadi Touré, un des fils de Samori, a pu sauver son père d'un "rhume cérébral" en allant dérober de l'oseille dans les jardins mêmes de la femme du roi Tièba, l'ennemi dont ils assiégeaient précisément la ville depuis plusieurs mois:

Poussé par l'amour paternel, il [Managbè Mamadi Touré] alla aussitôt organiser une attaque de sofas dirigée par lui-même. Le hardi se dirigea vers le jardin de Sénie (reine de Tièba) d'où ils furent aperçus par la troupe de Tièba qui couvrait sur la place pour les empêcher de cueillir les légumes de leur maîtresse. La rencontre des deux armées sur un terrain à découvert donna lieu à un combat sanglant.

Cet ingrédient était nécessaire à la fabrication du médicament, qui allait sauver la vie de Samori. Malgré de très lourdes pertes, cet acte de bravoure du fils de Samori lui assurera une position respectée au sein du conseil. Yves Person donne crédit à cet épisode, *a priori* peu digne de foi, ou du moins peu canonique. Il rapproche ainsi ce texte d'une mention de Festing, confirmant la maladie de Samori à cette époque-là:

Manigbè-Mamadi fait désormais figure de favori et a inspiré la tradition orale. Selon [5], Samori, durant le siège avait souffert d'un "rhume cérébral." (Festing confirme qu'au début de mai, il avait la fièvre et se trouvait assez mal). Sa femme, Kariata, manifesta tout haut le regret de

¹⁰³ Person 1970 II: 794, note 75.

¹⁰⁴ Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 82 du tapuscrit.

ne pas être à Bisândugu où poussait dans son jardin du *da* (= *Hibiscus saboariiffa*) remède efficace. Or un jardin de Tyèba, dans le bas-fond, au sud du Dyõfuru, contenait du *da*. Manigbè-Mamadi qui avait entendu Kariata, prit l'initiative d'aller récolter le *da* sous le feu de Sikasso. Il fallut repousser une sortie et la bataille de l'"oseille" (Da-Kèlè) fut particulièrement sanglante. Samori se serait montré fort sensible au zèle de son fils.¹⁰⁵

Contre toute attente, cet épisode inédit se trouve donc en partie légitimé par l'historien. Aucun autre texte littéraire sur Samori n'en fait mention à notre connaissance. Notons que ce motif de la cueillette de l'oseille, par des sorcières cette fois, se retrouve dans certaines versions de Soundiata, ce qui pourrait plaider en faveur du caractère légendaire de ce passage.

Il nous semble donc que l'ampleur du texte d'une part, et la qualité des informations fournies d'autre part – tant sur l'histoire pré-coloniale, sur la fondation de Moussadougou, sur la société des Camara, que sur l'empire de Samori – en font un document exceptionnel. Il est en outre une source africaine ayant déjà servi à contrebalancer le poids des archives françaises: Yves Person le cite fréquemment pour remettre en cause les jugements de Péroz ou de Méniaud.¹⁰⁶ Cette source primaire de l'histoire africaine a donc, en quelque sorte, déjà été canonisée avant sa publication. C'est la notion même d'"écriture de l'histoire" que ce texte nous pousse à interroger. La question n'est sans doute pas de savoir si cette source – malgré ce qu'elle affiche en défendant l'oralité africaine – appartient à la tradition ou à l'écriture, puisqu'elle est résolument écrite, mais plutôt de quelle écriture de l'histoire il s'agit.¹⁰⁷ C'est à cet égard que Djiguiba Camara nous semble intéressant, en ce qu'il est travaillé par deux forces hétérogènes, qui cohabitent dans son texte de manière non synthétique: d'un côté, le choix de l'écriture en langue française, adressé souterrainement à un public européen, avec un souci de la preuve, le rejet des légendes, la recherche d'exhaustivité et d'inédit; de l'autre, la légitimation par l'histoire de sa propre *place*, la célébration de la tradition – Camara –, l'héritage de structures narratives orales et littéraires. Ces deux aspects coexistent dans

¹⁰⁵ Person 1970 II: 794, note 82.

¹⁰⁶ Dans Méniaud 1935; Péroz 1895. Pour ce qui est de la Bibliothèque coloniale et de l'imaginaire "Samori" dans les premiers récits français, signalons ici le texte remarquable de Nebout, qui eut l'occasion d'assister au processus de fabrication de fusils, par les forgerons de Samori: Nebout 1899.

¹⁰⁷ Voir Lenclud 1994; Certeau 1975.

l'œuvre rendant caduques, pour le définir, à la fois les notions de pureté de la "tradition," ce que Michel Foucault appelle la "chimère de l'origine,"¹⁰⁸ et de quête d'une écriture objective, également un leurre. Djiguiba Camara est traversé par ces contradictions, et c'est en cela que son texte est complexe à appréhender, puisqu'il exprime les mutations de son époque, à travers une écriture de l'histoire résolument dialogique: au sein de l'écriture, plusieurs régimes d'historicité cohabitent, et des guerres de mémoires¹⁰⁹ se jouent. Ici, le "grand partage" des sociétés traditionnelles et des sociétés de l'écriture doit être repensé. L'historiographie gagne alors à explorer ces types de cohabitations hybrides.

La figure de Samori Touré: un "devenir épique"?

Samori Touré, un personnage littéraire

En moins de cent ans, Samori est devenu un héros littéraire connu de tous, qui a suscité les récits les plus variés à son sujet – du tyran sanguinaire, au père fondateur de la nation. De l'hagiographie au conte cruel, Samori a fasciné les imaginations, et ce dès le XIX^e siècle où il était déjà perçu à la fois comme le "Napoléon des savanes" et comme un dangereux vendeur d'esclaves. Cette bivalence perdure jusqu'à aujourd'hui. "Essai d'histoire locale," tout en se prétendant purement historique et scientifique, s'inscrit aussi dans cette tradition littéraire samorienne.

Samori est la figure majeure d'"Essai d'histoire locale:" la construction du texte est centrée autour de l'ascension de Samori, qui fonctionne comme point focal du récit – les origines des Camara n'étant qu'un prélude à l'émergence de l'Almami, comme le pointe l'auteur lui-même:

Nous nous efforçons de faire ressortir les exploits caractérisant de l'époque Cisse, Berete, Toure. [...] Néanmoins, nous accordons une grande place à l'histoire de Samory. [...] On se rendra compte aussi que nous intercalons l'histoire des Béréte, car c'est à cette époque que Samory s'est initié.

Nous l'avons constaté aussi chez les Cissé. Ses prédispositions et son génie lui permirent de faire disparaître plus tard les autres puissances d'une grande partie du pays noir.

¹⁰⁸ Foucault 1971.

¹⁰⁹ Stora 2007.

Avant de vous retrouver dans l'histoire proprement dite de Samori, vous n'ignorez donc plus l'existence de ces trois puissances.¹¹⁰

L'examen systématique des "grandes puissances" du pays sert à décrire le paysage dans lequel Samori va s'inscrire, c'est un avant-texte, un pré-texte. Le volume accordé à Samori semble confirmer cette hypothèse: l'"Essai d'histoire locale" est en grande partie l'"Histoire de Samori," ou du moins l'histoire de Samori est envisagée au prisme de l'histoire locale des Camara.¹¹¹

Nous avons vu que Djiguiba Camara, lui-même, était tour à tour caractérisé par Yves Person comme "hostile" à Samori, ou au contraire comme représentant de la plus pure "tradition samorienne," et que sa position évoluait au fil du texte. Samori est-il alors décrit comme un héros digne de louanges dans sa résistance à la pénétration coloniale, ou comme un conquérant cruel? Les deux à la fois, chez Djiguiba Camara, et c'est ce qui en fait son intérêt. L'axiologie mouvante de ce récit semble infirmer en partie la thèse d'une épopée samorienne fixe.¹¹² Samori y est à la fois loué pour sa bravoure et son talent de stratège, et haï pour ses méfaits: il est surtout une figure fascinante, d'autant plus énigmatique qu'elle est ambivalente, et c'est précisément cet entre-deux qui suscite le récit. Il y aurait donc un "devenir épique"¹¹³ du personnage, au sein d'une éventuelle épopée en formation, mais dont l'axiologie n'est pas encore fixe.

Légendes noires

Ce texte s'inscrit pour une part dans la lignée des grands récits hostiles à Samori, du début du vingtième siècle à nos jours. Il existe, en effet, plusieurs textes – dont les plus anciens documents littéraires dont nous disposons sur Samori – qui entretiennent une véritable "légende noire" du personnage. Ce

110 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 34 du tapuscrit.

111 Sur les usages de l'histoire de Samori Touré après l'indépendance, voir Goerg 2011; Pau-thier 2012.

112 Comme le défend Conrad 2011, en réponse à Jansen 2002. Il est difficile de statuer sur ce débat, d'autant que de nombreuses sources citées par Conrad restent non publiées. De manière modeste, sans prétendre trancher définitivement la controverse, il nous semble que certaines régions guinéennes peuvent être le lieu d'émergence d'une épopée samorienne, encore en gestation. Néanmoins, l'abondante littérature publiée, résolument hostile à Samori dont nous nous servons dans l'argumentaire, rend cette interprétation difficilement généralisable à l'ensemble de la Guinée, encore moins au Mali ou à la Côte d'Ivoire. Si l'argument de l'extrême variabilité du récit ne remet pas en cause l'hypothèse épique, l'axiologie générale du texte semble en revanche l'infirmer.

113 Bertho 2016.

topos du tyran assoiffé de sang est un motif pleinement littéraire, qui se nourrit de l'influence de la tradition orale, pour ce qui est du champ littéraire africain. Cet être cruel, dont on ne comprend pas les motivations, emprunte aux traits de certains personnages de contes, comme celui de l'Enfant terrible,¹¹⁴ très répandu, où la cruauté n'est jamais explicitée et ne se justifie même pas par le rôle d'"opposant" dans le schéma actanciel (il est dans la norme que le "méchant," l'opposant, se comporte cruellement, dans les contes mais rarement le héros!), ou pourrait également être affilié à de grands personnages épiques ambivalents comme Soumaworo Kanté, à la fois terrifiant et fondateur dans le même temps. Quant au champ littéraire européen, ce motif est également présent, et il est entretenu pour des raisons politiques et idéologiques. Après les années 1870, il s'agit pour les gouvernements français de légitimer la poursuite de la conquête coloniale, largement impopulaire. S'est alors développée à la fin du XIX^e siècle une littérature du sauvage, du cannibale, du roi cruel esclavagiste, résolument orientalisante, visant à provoquer dans l'opinion une réaction paternaliste – le fardeau de l'homme blanc – de défense des opprimés.¹¹⁵ Ce motif se retrouve par exemple dans *Au Soudan* d'Etienne Péroz,¹¹⁶ où le souverain de Nyagassola correspond à ce cliché littéraire. Dès lors, les auteurs français adoptent une posture de défense de la civilisation face à la barbarie.

Trois textes construisent dès le début du siècle et au sein même du champ littéraire africain, l'image d'un Samori machiavélique et terrible, non seulement parce que le souvenir de la guerre est proche et que les auteurs appartiennent à des groupes ayant souffert des déplacements de populations, de l'esclavage, et des razzias,¹¹⁷ mais aussi – c'est notre hypothèse – parce que ce souvenir traumatique trouve à s'incarner dans la mémoire littéraire, et que ce patrimoine littéraire commun, du souverain effrayant devant qui tous tremblent, hommes et bêtes, fournit un support de cristallisation possible au récit. La violence extrême et sa mise en récit sont canalisées dans un motif littéraire, dont Djiguiba Camara est en partie l'héritier.

114 Sur la cruauté dans les contes africains, voir par exemple Calame-Griaule 2002, notamment l'introduction qui consacre plusieurs paragraphes au cruel. Sur l'Enfant Terrible à la cruauté inexplicée, voir parmi de nombreux ouvrages, Görög, Platiel, Rey-Hulman et Seydou 1980; Seydou 2005: chapitre 48.

115 Pour la construction de cette posture paternaliste et celle du *topos* du souverain cruel, voir dans le domaine anglophone Brantlinger 1988.

116 Péroz 1891.

117 A propos de ces mémoires transmises encore très vivantes dans l'histoire orale, voir Rodet et Challier 2014.

Amadou Kouroubari signe sans doute le premier des récits sur Samori, avec ce texte en bambara de 1901, “Histoire de l’imam Samori,”¹¹⁸ traduit en français en 1959. L’auteur y décrit Samori comme un tyran esclavagiste ayant ravagé son pays par des guerres incessantes:

Je quittais Dawakala, l’âme désespérée; les routes étaient jonchées de cadavres, à qui on avait enlevé la tête; en suivant les routes, on pataugeait dans le sang qui nous rougissait les pieds. Maudit soi[en]t Samori et son fils! Ils ont tué mon père, ma mère, mon petit frère et ma petite sœur. Que Dieu les poursuive jusqu’à la mort et les torture en enfer!

Ce motif de la route ensanglantée connaîtra un renouveau dans les récits également consacrés à Samori, mais produits du côté français cette fois, lorsque les officiers raconteront sa capture au cœur de la forêt, où les routes étaient jonchées de cadavres en putréfaction.¹¹⁹ Quelques années plus tard, Abu Mallam est l’auteur d’un texte en *ajami*, daté de 1914, et intitulé “Histories of Samory and Babatu and others.”¹²⁰ L’auteur y décrit les nombreuses campagnes de Samori, en insistant fortement sur le caractère sacrilège de la destruction de nombreuses villes saintes musulmanes. Ainsi peut-on lire paragraphe 93: “Samori était un faux musulman. Samori, fils de Kufila, celui qui trompe tout le monde.” À l’instar de Lièvre ou de Chacal, deux personnages récurrents et réputés pour la cruauté de leurs tours et le caractère réversible de leurs alliances, Samori est fréquemment caractérisé, tant par les Français que par ses ennemis, comme un traître à sa parole, qui parvient toujours à tromper ses adversaires par des promesses fallacieuses, qu’il s’agisse de religion – ici, sa profession de foi musulmane est contestée par Mallam Abu – que les traités militaires qu’il a pu signer avec les Anglais et les Français.

118 Kouroubari 1959. La première version en bambara est publiée cinquante ans auparavant: Delafosse 1901.

119 On retrouve des images semblables de rivières de sang dans l’histoire orale. Voir Rodet et Challier 2014.

120 School of African and Oriental Studies (SOAS) – Archives and Special Collections (Londres), Migeod section, MS 98013 Abu Mallam, Histories of Babatu and Samori and others, 1914. Ce document est en haoussa, transcrit avec l’alphabet arabe. Quelques extraits ont été traduits en anglais dans Pilaszewicz 1991. Nous remercions Stanislaw Pilaszewicz d’avoir bien voulu nous fournir la transcription de l’haoussa, en alphabet latin, de ce texte. Une traduction en français des 182 folios sur Samori menée par Souleymane Ali Yero et Elara Bertho, est disponible en annexe de la thèse de Bertho 2016: 558-607. Voir aussi Bertho 2017.

Exactement à la même époque, en 1915, Oumar Berté note sur un cahier d'écolier les souvenirs de son père, Kèlètigu Berté, qui meurt dans l'année, constituant ainsi le "Mémorial de Kèlètigu Berté."¹²¹ Centré sur la défense de Sikasso, d'abord contre les armées samoriennes puis contre les Français, ce texte appartient également au réseau des récits hostiles Samori, constitués très rapidement après les événements, de 1901 à 1915. De manière plus contemporaine, signalons enfin que Bala Kanté¹²² livre une autre version de cette méfiance envers ce personnage guerrier, notamment pour le court récit de l'épisode de la capture de sa voix.

Djiguiba Camara intègre plusieurs des caractéristiques de ce personnage dépeint comme cruel dans son récit. Il condamne fermement les actes de cruauté perpétrés par Samori ou les siens. Il s'élève, par exemple, contre "Le guet-apens de Sélinca,"¹²³ en prenant soin de souligner que Kyéulé s'était opposé à cette décision. Les tableaux particulièrement vivants des représailles contre les ennemis de Samori ajoutent une dimension pathétique au récit, en renforçant le caractère tyrannique de l'Almami:

Tous les gens fait[s] captifs sont emmenés au lieu du supplice. Hommes, femmes qui prirent part à des actes de rébellion pour répondre à des injures publiques de Samory furent décapités sur une plaine de sol rocheux. Ce fut le plus grand massacre qui ensanglanta les plaines pendant plusieurs jours.

Sadji Oussou et son fils Kanfing Féré furent décapités un peu plus loin. La tête de Sadji est enlevée, cuite avec du sel. Ainsi, croit-on, on tuait pour toujours le germe de la chefferie dans cette famille.¹²⁴

De même, la prise de Kong, et les massacres de musulmans dans les mosquées, est considérée comme une hérésie, et comme le paroxysme de l'horreur guerrière (page 97): "Devant l'imminence du g[d]anger, les marabouts se réfugièrent dans les mosquées. Ils n'y furent point épargnés. Partout les feuilles de coran jonchaient le sol." La dispersion des pages arrachées du livre sacré signifie l'étendue du sacrilège perpétré par l'Almami. Comme le rappelle Abu Mallam à plusieurs reprises, dans "Histories of Samory, and Babatu and oth-

121 Ce texte a été transmis à Roland Colin en 1953, et publié cinquante ans plus tard. Notons qu'Yves Person en possédait un exemplaire, et qu'il le cite dans ses sources primaires (Person III 1975: 2159). Colin 2004, annexe "Mémorial de Kèlètigu Berté."

122 Jansen, Mountaga, Diarra 2006: 136-139.

123 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 74-75 du tapuscrit.

124 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 69 du tapuscrit.

ers,¹²⁵ un musulman ne peut faire la guerre à d'autres musulmans, ce qui constituerait un grave péché. La section "Dépeuplement," à la fin du texte du Djiguiba Camara, résume les conséquences de la politique générale de Samori, telles qu'il les perçoit:

Le dépeuplement sous Samory avait pour origine profonde le troc des captifs contre les armes, chevaux, munitions. La mise à mort des captifs était aussi des causes de ce même dépeuplement (gens de Gouana transférés vers le Bouré). À cela si nous ajoutons les misères de la guerre (famine maladie) le tableau sera complet. C'est le Foutah qui se peuplait au profit des Etats samoryens (voir commerce, la transplantation des peuples).¹²⁶

La traite des esclaves était une source majeure de revenus pour Samori, qui en dépendait pour l'achat de fusils et de munitions, aux Britanniques et aux Allemands. Quant aux transferts de populations, dans la deuxième partie du règne de Samori fuyant l'avancée de la colonisation française, il est évident qu'ils ont été une cause de dépeuplement.¹²⁷

Djiguiba Camara s'intègre donc dans une tradition de rejet de ce personnage guerrier légendaire. S'il ne relaie pas les rumeurs répandues des "enfants pilés dans des mortiers" ou arrachés du ventre de leur mère, qui sont des lieux communs de la cruauté guerrière,¹²⁸ Djiguiba Camara contribue tout de même à construire ce qu'Yves Person a appelé la "légende noire" de Samori,¹²⁹ où l'horreur et la cruauté n'invalident pas le caractère extraordinaire du héros littéraire. Ils le renforcent au contraire: Samori est d'autant plus fascinant qu'il est ambigu et mystérieux.

Samori Touré, un héros à valeur fascinante

Et c'est bien ce qui ressort d'"Essai d'histoire locale:" une fascination pour le destin hors du commun de ce jeune dyula qui a bâti seul un empire, avant de résister à la colonisation. Malgré ses méfaits, Djiguiba Camara ne peut qu'être admiratif devant le parcours de Samori. Il en souligne à plusieurs reprises le

125 School of African and Oriental Studies (SOAS) – Archives and Special Collections (Londres), Migeod section, MS 98013 Abu Mallam, Histories of Babatu and Samori and others, 1914.

126 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 102 du tapuscrit.

127 Rodet 2015.

128 Cf. Rodet et Challier 2015.

129 La conclusion de sa thèse s'intitule en effet "Signification de Samori: légende noire ou légende dorée?," Person 111 1975.

caractère exceptionnel. Dès le récit de son adolescence, il est considéré comme hors du commun, portant déjà la marque de sa gloire future: c'est un meneur d'hommes qui fait l'unanimité autour de lui. Même son absence de succès dans la carrière marchande est réinterprétée comme signe du destin:

Il ne reculait devant aucune querelle, aucun danger, ne se plaignant d'aucune souffrance et prenait volontiers la part des dioulas dans toutes les discussions. Aussi se fit-il aimer par tous ceux qui voyageaient avec lui. Il ne fit pas grande fortune; l'homme prédestiné ne peut avoir du bonheur dans toutes ses entreprises.¹³⁰

Djiguiba Camara reconnaît d'ailleurs certains bienfaits du règne de Samori, ainsi en ce qui concerne l'éducation religieuse:

Samory avait eu ceci de bon: l'enseignement coranique n'était plus un privilège réservé à une minorité. Partout il avait institué des Ecoles fréquentées obligatoirement par des enfants de sexe masculin.¹³¹

Il ne cesse également de louer son talent de stratège,¹³² sa manière de mener ses hommes au combat,¹³³ et sa maîtrise du discours.¹³⁴ Samori est le chef par excellence, l'exemple parfait de l'homme politique. Une scène illustrant ce point montre l'habileté avec laquelle il trompe les Français lancés à sa poursuite, dans la section intitulée "Sa rencontre avec la colonne Bonnier." Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette fuite n'est pas du tout indigne et ne dévalorise pas le courage de Samori, c'est tout l'inverse que le texte construit; la fuite est en effet décrite de manière à mettre en avant les qualités guerrières du chef: ruse, *métis*, vaillance, rapidité, intelligence des situations caractérisent l'Almami. Comme tout bon héros, il est secondé en cela par un adjuvant exceptionnel, son cheval,¹³⁵ qui sera par la suite récompensé:

130 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 47 du tapuscrit.

131 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 76 du tapuscrit.

132 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 42 du tapuscrit ("Samori le diplomate").

133 Un des exemples les plus révélateurs est sans doute la "Guerre de Sanankoro," p. 50 du tapuscrit, où Samori est décrit en pleine action, combattant ses ennemis tout en encourageant ses hommes.

134 Voir son discours à ses "oncles" Camara, pour échapper à Saran Souaré Mory, p. 43 du tapuscrit.

135 Dans plusieurs contes d'Afrique de l'Ouest, c'est le cheval qui sauve le héros des situations les plus désespérées, voire même parle et se substitue à lui dans les épreuves. Voir "La fille travestie," in Seydou 2005.

Samory depuis les petites opérations d'hivernage était à Mandou. Ils se retira plus à l'est vers Djimini. Mais Samory restait le principal souci des armées françaises. Ainsi la colonne Bonnier l'attaqua à Tintou. Il fut délogé et mis en défaite.

"Grâce à Dieu et à la vitesse de son cheval à la robe blanche" (Gbasili) = qui veut dire "qui ne veut pas être frappé" il arriva à échapper à la poursuite des spahis.

En descendant de sa monture, il dit à ses femmes: "Mon cheval mérite toutes les félicitations sinon j'allais tomber entre les mains de l'ennemi." Aussitôt elles apportèrent de l'eau chaude et des quantités de gros mil par reconnaissance pour l'animal. Son griot Sansona fut pris et exécuté.¹³⁶

C'est bien d'un exploit dont il s'agit ici. Son art de la guerre lui permet de triompher de n'importe quelle situation: la défense de Diala est son premier fait d'armes d'envergure, c'est également la scène qui expose la plus grande disproportion des forces en présence. Même dans les guerres que Samori aura à mener contre les Français, Djiguiba Camara n'insistera pas autant sur le rapport des deux armées concurrentes:

L'attaque se déroula dans l'ordre initialement fixé. Mais ni Kaïssa Bala avec 600 guerriers, ni Kolo avec ses 1,105 hommes mal équipés mal entraînés ne réussirent à battre les 50 guerriers renforcés par quelques guerriers de Massaran Séri beau-père de l'Almamy retranchés dans la fortification de Diala. [...] C'était la première victoire sérieuse de Samory.¹³⁷

Quoi qu'il fasse, Samori est dépeint de manière extrême: son talent comme son vice ne peuvent être qu'hyperboliques. Dans tous les cas, c'est l'exploit que l'on admire, le fait de sortir du commun.

Cette admiration de Djiguiba Camara est sans doute ce qui le mène à excuser Samori de la mort de ses deux filles. La scène de la lapidation des filles de l'Almami, décrite par Péroz, est souvent traitée par la tradition littéraire comme le paroxysme de la monstruosité du chef, le signe le plus évident de sa folie. Ici au contraire, la faute est reportée sur les conseillers désireux de plaire et ses femmes.¹³⁸ Il est également trompé par les Français lors de sa capture:

136 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 96 du tapuscrit.

137 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 49 du tapuscrit.

138 Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 77-78 du tapuscrit, épisode cité plus haut.

L'arrestation se fit sans encombre. [...]

On lui fit croire que le Chef des Blancs a besoin de lui à Kayes. Par Kankan, Siguiri, lui et sa famille rallient Kayes. On lui avait anciennement annoncé qu'il aurait tout ce qu'il fallait pour lui faciliter son voyage. À Kayes il est présenté à l'autorité qui lui fixe l'arrêté de sa déportation en exil. Aussitôt, toutes ses femmes l'abandonnèrent, même sa favorite, Sarankén.

Il fut dirigé sur Saint-Louis où il reconnut la véracité de son fils Karamoko; il reconnut la force française. Les louanges de son griot Morifindian lui donnent l'envie de se suicider.¹³⁹

Si le thème de la tromperie des Français lors de la colonisation est un thème récurrent,¹⁴⁰ il est souvent peu mobilisé par les auteurs hostiles à Samori. C'est ici un homme abandonné de tous qui est décrit, face à des ennemis malhonnêtes, et accompagnés de femmes peu loyales.

Samori Touré ne semble donc pas être un héros épique à part entière. Il ne bénéficie pas de l'homogénéité nécessaire à la caractérisation du héros épique: pour reprendre les termes d'Yves Person, à propos de Samori, légendes noires et légendes dorées ne cessent de se mêler. Djiguiba Camara relaie cette hétérogénéité qui est, en définitive, le reflet du positionnement de sa propre famille: après avoir été influente au sein du conseil de Samori Touré, elle fait sécession dans un volte-face spectaculaire en 1893 pour s'allier aux Français. C'est bien cette ambivalence qu'"Histoire locale" porte en réalité.

Avant tout, ce document constitue une source africaine pour l'histoire africaine. Cet écrit et cette trajectoire personnelle se retrouvent, pour reprendre les termes de Mbembe,¹⁴¹ à l'interface du cosmopolitisme et de l'autochtonie. Ce texte est en effet de nature hybride: à la fois héritier de la monographie coloniale du fait du parcours de son auteur mais également profondément ancré dans une trajectoire locale.

Loin d'être une source anecdotique ou relevant de l'histoire amateur, "Essai d'histoire locale" est une œuvre d'historien. Le texte incarne surtout une pratique de l'histoire revendiquant explicitement une double appartenance dont Djiguiba Camara veut montrer l'égalité dignité. Il nous appartient de prendre

¹³⁹ Djiguiba Camara, "Essai d'histoire locale," p. 100 du tapuscrit.

¹⁴⁰ Voir le roman de Djemaï 2012 dont la trame est entièrement fondée sur la trahison des Français, lors de la capture d'Abd-el Kader. La tromperie des Britanniques est également un lieu commun, voir les récits de mauvaises traductions intentionnelles des traités, lors de la colonisation de la Rhodésie, pour les récits liés à Lobengula ou à Nehanda, par exemple.

¹⁴¹ Mbembe 2000.

au sérieux cette source pour ce qu'elle nous révèle de la fabrique endogène de l'histoire africaine à l'époque coloniale.

Épisodes

Djiguiba Camara n'adopte pas toujours une narration linéaire, et les analepses sont nombreuses. L'auteur donne, certes, des titres à ses sections mais celles-ci sont trop nombreuses pour donner une vue d'ensemble claire. Pour permettre une lecture plus aisée, nous proposons un plan du déroulement du texte.

- Notice à mon ami
- Préface, invasion des Camara

1ère partie, Le pays avant Samori: les Camara, les Cissé, les Béréte

- Les Camara: Farin Kaman, tentative d'assassinat et guerre de Moussadougou
- Les mille sacrifices
- Les fils de Farin Kaman
- Les lois: Us et coutumes, Superstitions, la société (les chasseurs, les classes inférieures, le mariage)
- Tableau généalogique des fils de Farin Kaman (deuxième liste)
- Histoire de Fakassia
- Kéoulén, successeur de Fakassia
- Arrivée des Foulahs
- Invasion des Cissé, avec Mori Oulé comme chef
- Montée au pouvoir d'Abdoulaye
- Capture de la mère de Samori, premières armes de Samori
- Avènement de Siré Brahima, guerres et révoltes
- Expansion des Béréte
- Montée en puissance de Samori

2ème partie, L'empire de Samori

- Généalogie et enfance de Samori
- Premières guerres
- Prise de Sanankoro
- Razzias diverses de Sadjj
- Expansions vers la forêt, et vers le Nord
- Chute de Nanténin Famourou
- Chute de Siré Brahima

- Organisation de l'armée de Samori
- Chute de Sadji
- Descendants de Farin Kaman, tableau (3ème liste)
- Chute de Gnanenco (guet-apens de Selinca)
- Attaques contre les Français, rencontre avec Péroz (double infanticide et retour de Karamoko au même moment)
- Siège de Sikasso
- Révoltes des fils de Samori
- Organisation de l'armement
- Deuxième vague d'attaques contre les Français, migration vers l'Est
- Prise de Kong
- Affaire Braultot (massacre de Bouna)
- Arrestation de Samori

3ème partie, Après la chute de Samori

- Organisation sous Samori (système juridique, commerce, agriculture, peuplement...) et comparaisons avec les Camara
- Retour sur les Camara, histoire de Kaman Kékoura, sous Samori puis sous les Français
- La colonisation française

ILL. 3 Les deux volumes du tapuscrit de El Hadj Daouda Damaro Camara, photographie de 2016 d'Elara Bertho et Marie Rodet / El Hadj Daouda Damaro Camara's two typescript volumes, photograph by Elara Bertho and Marie Rodet, 2016